

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 38.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 18 SEPTEMBRE 1879

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## SOMMAIRE

La patrie en danger, par L.-O. David.—Une nouvelle guerre, par A. Gélius.—Saint-Timothée, par Paul Bassez-Fréville.—Cà et là, par L.-O. D.—Les marins français à Québec.—Les successeurs du cardinal Antonelli.—M. de Morny, par Saint-Simon.—Choses et autres.—Poisie : Le débalé, par M.-J.-A. Poisson.—La muette qui parle, par F. du Boisgobey (suite).—Poisie : On disait, par P. B.—Misère et Pauvreté, par Charles Narrey.—Nos gravures.—Variétés.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Colonie du Cap : Reprise des wagons perdus à Isandula; Afghanistan : Le nouvel émir posant pour sa photographie; La crise à Québec; Henri de la Rochejaquelein; Réception du Gouverneur Général et de la princesse Louise à la jonction de St-Martin, sur le chemin de fer Q. M. O. et O.; Le chien et l'enfant.

## NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

## LA PATRIE EN DANGER

Jamais notre société n'a offert un plus triste spectacle. Partout, la misère, le découragement, le désespoir, partout des bras sans travail, des familles sans pain, et, pour couronnement de ce triste tableau, un gouvernement sans argent, la province sur le bord de la banqueroute! Et, au milieu de toutes ces ruines, de ces angoisses, les cris stridents des serpents de la discorde, les fureurs de l'esprit de parti, tous les principes et les sentiments violés, les réputations ternies, les caractères flétris, la confiance et le respect détruits. Enfin, deux partis acharnés, presque d'égale force, se déchirant, se dévorant, s'accusant réciproquement de détruire les droits politiques conquis par nos pères, de vendre et de ruiner le pays.

Est-il étonnant que les hommes de bonne volonté s'inquiètent, s'émeuvent et regardent si dans ce ciel chargé de nuages ils ne verront pas luire un rayon d'espoir, si, sur cette mer agitée, ils n'apercevront pas une planche de salut?

—Qu'allons-nous devenir? Que faut-il faire, répète-t-on de tous côtés? Unissons-nous, disent les uns.—Comment unir le feu et l'eau? répondent les autres. Comment combler le fossé qui sépare plus que jamais les partis?—Toute coalition, disent les libéraux, est une immoralité, un abandon de principes; or, dans le moment, elle serait plus odieuse que jamais; car, comment pourrions-nous nous allier à des hommes que nous accusons d'avoir détruit l'autonomie provinciale en destituant l'hon. M. Letellier, et d'avoir porté un coup funeste aux droits de la Chambre en faisant refuser les subsides par le Conseil législatif.—Et nous, disent les conservateurs, pouvons-nous accepter une coalition avec des gens qui ont fait renvoyer un ministère soutenu par la Chambre?

Ces objections sont sérieuses et méritent d'être examinées avec soin.

Il n'y a pas de doute qu'en général, les coalitions sont condamnables et ne sont acceptables et possibles que dans des circonstances exceptionnelles, pour accomplir un objet d'importance majeure et sous toutes les réserves nécessaires pour sauvegarder les principes des partis qui se coalisent. Sommes-nous dans ces circonstances exceptionnelles? Avons-nous un objet spécial et important à accomplir?

Il est incontestable que la situation financière de la province de Québec est des plus critiques, que pour faire face à la dette et aux déficits, il faut deux choses : réduire les dépenses d'un tiers ou d'un quart, et s'adresser au gouvernement fédéral pour en obtenir du secours, soit en l'engageant à acheter le chemin de fer du Nord ou à nous indemniser de la perte de nos droits de douane, qui servent, depuis la confédération, à acheter de nouveaux territoires, à y construire des chemins de fer et à y diriger des flots de population étrangère destinés à nous noyer.

Tous s'accordent à dire que c'est là le remède à la situation et qu'il n'y en a point d'autre.

Voilà donc un objet spécial et d'importance majeure à accomplir, puisqu'il renferme le salut du pays. Or, que les libéraux et les conservateurs fassent ce qu'ils voudront, qu'il y ait des élections ou non, ni l'un ni l'autre des deux partis n'est capable d'exécuter ce programme difficile.

Donc, une coalition est possible et acceptable?

Oui, disent un certain nombre de libéraux, pourvu qu'elle se fasse sur un programme bien déterminé, en vue d'un objet clairement défini, et toutes réserves faites relativement aux questions de principes soulevées par la démission du gouvernement de Boucherville, celle de M. Letellier et par le refus des subsides.

Bien entendu, il n'y a que la raison du salut de la province qui pourrait justifier dans les circonstances la coalition de deux partis que viennent de diviser plus profondément que jamais des questions où l'avenir du gouvernement responsable et de l'autonomie de la province sont en jeu. On ferait comme les anciens Romains qui, interrompant soudain leurs dissensions, lorsque le clairon les appelait sur le champ de bataille, couraient se battre contre l'ennemi, quitte à se quereller de nouveau après avoir sauvé la patrie en danger.

On sauverait la province de Québec de la banqueroute, on essaierait de la faire échapper à la taxe directe en pratiquant des opérations douloureuses dans notre administration et en obtenant des secours du gouvernement fédéral; chacun pourrait reprendre ensuite son drapeau sans graves inconvénients.

L'un des bons résultats de cette coalition serait de rapprocher des gens faits pour marcher ensemble, de faire tomber la guerre religieuse et surtout d'arrêter un moment les ravages effrayants que fait l'esprit de parti et des dangers dont il menace notre autonomie, nos institutions politiques et même notre existence nationale. C'est vraiment alarmant : il n'y a plus rien de certain, rien de sacré; on se fait un plaisir de soulever les discussions les plus dangereuses, d'agiter des problèmes auxquels on n'ose plus toucher en Angleterre, de briser, pour le besoin du moment, des barrières par où l'ennemi entrera plus tard.

Si rien ne vient arrêter le travail de désorganisation qui se fait dans les meilleurs esprits, dans les caractères les plus droits, on verra bientôt un parti ou l'autre accepter l'union législative comme une nécessité, un pis aller. La coalition arrêterait ce travail, tournerait l'ardeur des esprits vers un objet plus national, les rallierait autour d'une grande idée de revendication nationale. Nous réglerions nos comptes avec la Confédération, nous ferions le bilan de ce que nous nous sommes donné réciproquement, nous constaterions une belle balance en notre faveur et nous nous demanderions pourquoi, ayant plus droit que les autres provinces d'avoir des *better terms*, des secours, nous n'en obtiendrions pas comme elles. Pourquoi nous taxer et même tant nous mutiler pour réduire nos dépenses avant d'avoir vu ce que nous pouvons obtenir du pouvoir fédéral? Dans tous les cas, ce serait la seule politique qui pourrait justifier une coalition et la rendre efficace. Il y aurait encore à régler le sort du Conseil législatif, à s'entendre sur les réformes et les réductions à faire et spécialement sur le choix du premier ministre et des autres membres de l'administration.

Les libéraux ne voudront reconnaître en aucune manière la sagesse et l'opportunité de la position prise par le Conseil législatif et renoncer à l'idée de l'abolir; le seul moyen de s'entendre sur ce point,

serait peut-être de convenir que les conseillers qui mourront ne seront pas remplacés.

Les libéraux ayant le pouvoir, exigeront certainement que le premier ministre soit un libéral, seulement ils accepteront M. Langelier ou M. Mercier; le ministère se composerait de trois conservateurs et de trois libéraux, et le septième serait un indépendant. Nous admettons qu'il y a beaucoup de pierres d'achoppement dans le règlement de ces questions.

Ce n'est pas tout pourtant; c'est dans les détails, dans la pratique que se présenteront les plus grandes difficultés.

Par exemple, qu'arrivera-t-il lorsqu'il y aura une élection pour la Chambre locale et qu'il y aura deux candidats sur les rangs, un conservateur et un libéral? Que fera le gouvernement? Restera-t-il neutre, ou sera-t-il convenu que, pour garder la situation des partis telle qu'elle est, on élira alternativement un conservateur et un libéral? Les complications seraient plus grandes encore lorsqu'il s'agirait d'élire un député pour la Chambre fédérale, et démontreraient la difficulté de faire la coalition à Québec sans la faire à Ottawa.

Comment, en effet, se battre à Ottawa, quand on s'embrassera à Québec?

La seule réponse que nous puissions faire à cette objection, c'est qu'une coalition faite à Québec pour forcer le gouvernement fédéral à venir à notre secours, amènerait nécessairement l'union des représentants de la province dans le parlement fédéral.

Inutile de dire qu'il est plus facile de démontrer la nécessité de la fusion que d'indiquer les moyens de la rendre praticable. C'est bien pour cela que toutes les tentatives de fusion faites depuis vingt ans ont échoué, que tant de discours et de phrases sentimentales sur ce sujet n'ont abouti à rien.

Le mal est-il assez grand, la situation de notre province assez désespérée pour produire les sacrifices que nécessiterait une fusion?

Il ne manque pas de libéraux qui disent : Nous ne pouvons pas paraître même céder un pouce de la position que nous avons prise relativement à la démission de M. Letellier et à l'action du Conseil législatif. Ce n'est pas notre faute si la province de Québec a accepté, en 1864, un système politique qui la conduit à la ruine : laissons au parti conservateur le soin de la tirer de l'abîme où la Confédération l'a jetée; tout ce que nous pouvons faire est de les aider à faire les réformes nécessaires et à obtenir du gouvernement fédéral ce qu'ils jugeront à propos de demander.

Voilà ce que l'on dit de part et d'autre, et nous ne disons rien de plus, ayant voulu plutôt faire connaître l'opinion publique que notre propre sentiment.

L.-O. DAVID.

Le passage tant cherché par le Nord-est et le détroit de Behring est enfin trouvé. C'est un navire suédois, la *Vega*, qui a obtenu ce grand résultat depuis si longtemps cherché. Le voyage a duré un an et les explorateurs ont été retenus 264 jours par les glaces. Le voyage d'Europe en Asie, par le détroit de Behring, paraît définitivement assuré.

## UNE NOUVELLE GUERRE

Le monde britannique a été mis en émoi, la semaine dernière, par la nouvelle de la catastrophe arrivée à Caboul, capitale de l'Afghanistan, où le fameux major Cavaignari, le héros de la dernière guerre, et le représentant accrédité de la Grande-Bretagne près de Son Altesse l'Emir, vient d'être massacré par la populace afghane en même temps que ses officiers et tout le personnel de l'ambassade. Cet événement, absolument inattendu, a éclaté comme un coup de foudre au milieu de l'atmosphère de confiance et de sécurité où les Anglais victorieux se complaisaient depuis la fin de la campagne et la soumission du pays.

Le soulèvement, dirigé contre les étrangers récemment installés à Caboul, a commencé dans le peuple et a rallié ensuite une partie des troupes de l'émir. Celui-ci a fait, dit-on, ce qu'il a pu pour résister au courant populaire et protéger ses amis les Anglais, mais il s'est vu impuissant à comprimer l'émeute. Il s'est empressé de faire sa déclaration en conséquence aux autorités anglaises de l'Inde, exprimant ses regrets de ce qui est arrivé et avouant sa position humiliante et son impuissance absolue, qui sont bien un peu le fait de ses alliés.

Cette explication a été reçue comme elle le méritait. Le brave emir, qui s'est si docilement prêté à tous les désirs du major Cavaignari et qui a si bénévolement livré son pays aux Anglais, au risque de soulever son peuple contre lui, a droit à l'indulgence et même à la compassion des vainqueurs. On peut croire qu'il ne lui sera rien fait. Mais, en revanche, ses sujets peuvent s'attendre à payer cher ce beau coup de tête.

L'affaire tournera en définitive au désavantage des Afghans, et au profit de l'Angleterre, qui se trouve ainsi en possession d'un prétexte parfaitement plausible de traiter l'Afghanistan en pays conquis. Tirer vengeance de l'affront qui lui a été fait et du meurtre de ses représentants ne sera pour elle qu'un mobile secondaire, qui servira à couvrir ses desseins ambitieux. L'honneur et l'intérêt seront d'accord pour imposer au gouvernement anglais la douce obligation d'écraser entièrement l'Afghanistan.

Et la Russie, ni aucun autre pouvoir, ne saurait y trouver à redire, après un pareil événement. On accuse les Russes d'avoir préparé sous main cette explosion. Ces soupçons ne semblent guère fondés, pourtant. On serait porté à croire plutôt le contraire. En effet, les intérêts et les projets russes ne pouvaient être plus mal servis que par cette échauffourée des sujets de l'émir, qui aura pour conséquence de forcer le czar à rester simple spectateur de l'assujettissement de l'Afghanistan par l'Angleterre.

Car c'est le moins que la Grande-Bretagne puisse faire, de punir sévèrement l'attentat de Caboul, de porter un grand coup, proportionné au méfait, si elle tient à conserver son prestige en Asie, si elle veut frapper l'imagination des peuples à demi-barbares avec lesquels elle se trouve en contact et que l'exemple des Afghans ne manquerait pas d'enhardir si ceux-ci restaient sans châtement. Le résultat devra donc être d'affermir l'empire de l'Angleterre en Asie, car on ne saurait douter de l'issue de la nouvelle guerre.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de l'Asie occidentale pour comprendre la marche suivie par l'Angleterre et la Russie dans cette partie du monde, berceau de l'humanité, et pour voir la position présente de chacune des deux grandes puissances européennes qui en sont venues à se porter ombrage sur le vieux continent.

L'Angleterre, déjà postée à Chypre, à Suez et dans l'Asie Mineure, n'est, à ce dernier point, séparée de ses possessions de l'Inde que par la Perse et l'Afghanistan. Après l'asservissement de l'Afghanistan, il ne restera plus que la Perse, qui sert également de limite à la puissance moscovite et qui est destinée à devenir le théâtre des conflits inévitables de l'avenir.

La Russie, maîtresse du Caucase, do-

mine, pour sa part, le nord de la Turquie d'Asie et de la Perse, par la Géorgie et l'Arménie; tandis que, de l'autre côté de la mer Caspienne, elle est établie à Khiva, sur la frontière de l'Afghanistan, au 40e de latitude.

Les deux colosses pourraient, en se conformant aux lois de la nature et des frontières scientifiques, s'arrêter à cette ligne, et se contenter l'une du nord et l'autre du sud de cette partie de l'Asie, sans entreprendre d'empiéter l'une sur l'autre. La Russie est la plus ambitieuse, et c'est elle qui menace et qui envahit; mais l'Angleterre, qui a précédé sa rivale dans ce pays de conquêtes où elle a depuis longtemps posé solidement les bases de sa puissance, est fermement résolue à conserver ses positions et à ne rien négliger pour maintenir son empire en Asie.

A. GÉLINAS.

## SAINT-TIMOTHÉE

Un jour, peut-être, il vous sera doux de remuer ces souvenirs.

.... La dernière écluse vient d'être franchie, le "steamboat" avec ses fanaux bleus, blancs et rouges, s'avance lentement comme s'il craignait la nuit qui tombe; au loin, vacillent quelques lumières. Tout-à-coup, le sifflet mugit en laissant échapper un blanc panache de vapeur; à ce signal, le pont qui nous barre le passage, à une centaine de verges en avant, tourne et vient docilement s'allonger sur la rive, le *Bohemian* qui nous porte s'approche avec quelques efforts d'un petit quai en pierre, et s'arrête: c'est Saint-Timothée.

Si vous ouvrez le *Gazetteer of British North America*, et si vous cherchez Saint-Timothée, voici ce que vous pourrez lire: "Village avec bureau de poste, situé dans le comté de Beauharnois, P. Q., sur le canal de Beauharnois. Ce village contient une église, un couvent, un collège et plusieurs magasins. Population, 400 âmes." Comme c'est sec et incomplet! Rien de la manufacture de draps, rien du moulin à farines, rien du boulevard qui mène du quai à la haute-ville, rien du grand hôtel Bourdon, un des monuments de la ville basse! Ces faiseurs de dictionnaires géographiques ne pensent qu'aux grands centres.

Nous en étions resté au quai, passons le pont et descendons le boulevard qui conduit droit à la grand-rue. Voilà le centre des affaires: négociants, financiers, gens de professions libérales, tous demeurent dans cette artère qu'on peut qualifier de principale, par le fait qu'elle est unique. Elle est bordée d'une cinquantaine de jolies maisons placées dans un désordre ravissant et dont les extérieurs coquets font de suite envier le sort de leurs heureux occupants.

Mais quel est ce bruit que j'entendais déjà sur le *Bohemian*, et qui est comme le mugissement des nombreuses usines d'une ville industrielle et manufacturière? Ce sont les rapides qui, là-bas, un peu plus loin que l'église, font depuis des siècles entendre le même bruit, blanchissant le grand fleuve de la même écume. Rien de beau comme ces rochers à fleur d'eau qui, de loin, ont l'air d'autant de marsouins, et que la vague furieuse mordille dans son impuissance.

Les bateaux à vapeur qui passent saluent le village d'un coup de sifflet strident; le Saint-Laurent, lui, salue à sa manière, en grondant éternellement, et, pour paraître plus beau, le coquet, il se farde avec la blanche écume de ses eaux!

.... C'est dimanche. L'église a ouvert sa porte à deux battants, les cloches laissent envoler leurs plus joyeux sons; c'est l'heure de la grand-messe. Tous les bancs sont occupés. Partout de bonnes figures, parmi lesquelles on distingue, comme les coquelicots dans les champs de blé, des frais minois de jeunes filles. Bonne musique, bon chant, piété sincère. A gauche, la chaire avec son abat-voix. Au fond l'autel brillamment illuminé et d'où s'élève un nuage d'encens. Et le soleil qui dore tout cela, y compris les blondes chevelures!

En sortant de l'église, à droite, vous voyez le presbytère; sa petite façade avec sa galerie, les grands arbres qui l'ombrent, lui donnent un aspect à la fois charmant et simple. En face, de l'autre côté de la route, se trouve le collège avec son parterre bien entretenu et ses deux statues blanches de Saint-Joseph et de la Vierge qui se détachent sur le fond grisâtre de la muraille. Plus loin, s'élève la maison de l'ancien seigneur du lieu, solidement édifiée—plus solidement que les vieilles coutumes qu'elle rappelle; maintenant, c'est un fermier qui l'habite: le producteur a remplacé le jouisseur; il y a progrès.

Faut-il aussi vous parler des environs, des points de vue, des beaux champs couverts de riches moissons, enfin des mille attraits du pays? Non, cela m'entraînerait trop loin, et puis il vaut mieux que vous jugiez par vous-même. Allez-y, Saint-Timothée mérite qu'on se dérange.

PAUL BASSEZ-PRÉVILLE.

Montréal, 5 septembre 1879.

## ÇA ET LÀ

Nous nous joignons à l'*Événement* et à la *Minerve* pour dire que le *Canard* et le *Vrai Canard*, qui ont souvent d'excellentes caricatures et des histoires amusantes, ont tort de se servir d'un langage trivial qui ne peut avoir pour effet que de dépraver le goût du public. Nous espérons que cette critique les engagera à adopter un genre plus convenable.

\* \*

Un correspondant qui signe "Ami du peuple," de Saint-Eustache, fait, dans la *Patrie*, l'éloge du talent qu'un jeune Canadien du nom de Matte, déploie dans la construction des moulins, et que les hommes les plus marquants des paroisses du Nord, tels que M. G. Lavolette, de Saint-Jérôme, et M. Globenski, de Saint-Eustache, ont pris plaisir à encourager. Ce correspondant profite de l'occasion pour dire le bien que ferait dans ce pays un conservatoire des arts et métiers, et il demande que nos hommes publics trouvent à tout prix le moyen d'en établir au moins un dans notre province, afin que nos compatriotes puissent développer le talent remarquable qui les distingue pour la mécanique et les arts et métiers en général. Plaise au ciel que les vœux patriotiques du correspondant de la *Patrie* soient exaucés!

\* \*

On reproche beaucoup à nos députés d'être violents, mais on verra par ce qui s'est passé à Haïti, dans la dernière révolution, que les députés de ce pays sont plus avancés que les nôtres sous ce rapport. Après tout, peut-être le système des gens de cet endroit vaut-il mieux que le nôtre. Qu'on lise:

Un député, nommé Petit-Canal, l'un des frères du président, se sentant atteint par une observation tombée des lèvres de De Larm, autre membre de la Chambre, tira de sa poche, dans la chaleur de la discussion, un revolver et étendit raide mort son honorable confrère. Les députés de l'opposition se levèrent comme un seul homme avec la rapidité de l'éclair et, sortant de leur poche leurs revolvers à six coups, ils ouvrirent contre les bancs des ministres un feu de file, auquel ceux-ci répondirent aussitôt.

De pareils arguments eurent l'effet qu'on pouvait en attendre, car quarante membres de l'honorable assemblée se trouvèrent pour toujours incapables d'y répondre. Le public des galeries se laissa bientôt lui-même emporter par l'excitation générale, et voulant peut-être séparer les combattants, commença par faire feu indistinctement sur les deux partis. La police survint. Alors commença un pêle-mêle général de sabres, de fusils, sur lesquels planait une atmosphère de sang. La troupe régulière, infanterie et artillerie, intervint, et trouvant les mitrailleuses qu'on avait braquées contre la Chambre insuffisantes à faire cesser la mêlée, dut essayer quelques bombes au milieu de l'édifice pour mettre le holà à cette épouvantable boucherie. Le président du Sénat fut tué par l'éclat d'une de ces bombes.

\* \*

Le Père Didon, l'éloquent dominicain dont la parole fait sensation en France depuis quelque temps, vient de publier un livre intitulé: *L'homme selon la science et*

*la foi*. Ce livre est beaucoup lu et fort remarqué à cause du talent remarquable qui s'y manifeste, et des efforts généreux que fait le Père Didon pour concilier la foi avec la raison et les besoins politiques de notre temps. La politique de conciliation et de raisonnement adoptée par Léon XIII ne peut manquer de produire une immense réaction dans le monde entier en faveur de l'Eglise et de stimuler les âmes ardentes et généreuses, les grands esprits. Qu'on lise les pages suivantes:

Une science plus large de l'évolution des peuples fera taire ces voix insensées qui jettent un si grand trouble dans le pays, et elle enlèvera toute créance à ces soi-disant conservateurs pour lesquels tout changement est une impiété politique. A en croire ces prudens, il n'y a de bon que l'antique. L'effort des vivants doit se borner à le conserver ou à le faire revivre. Les formes politiques sont immuables, d'après eux, comme le génie et le tempérament d'un peuple. Demandez-leur ce qui sera demain: — Ce qui a été, vous répondront-ils. Voilà leur unique et invariable formule. Il serait plus juste, à coup sûr, de répondre: Ce qui sera demain, c'est ce qui n'était pas hier ou ce qui n'était qu'en germe. Hier, c'était le gland; demain, ce sera le chêne.

Je n'aime guerre, s'écrie-t-il, à voir la vérité s'imposer violemment. Pourquoi ne pas rendre à chacun selon ses droits: au père de famille ce qui revient au père de famille, à l'Etat ce qui revient à l'Etat, à Dieu ce qui est à Dieu! On échapperait ainsi à ces oppressions qui révoltent les natures jalouses d'une légitime indépendance; on sauvegarderait tous les droits politiques; on imiterait Dieu qui n'a pas craint de laisser le monde à la loi terrible de la lutte pour l'existence et de faire sortir le progrès universel d'un sillon tout ensanglanté.

C'est bien là, certes, le langage que doit parler la religion aux hommes de notre époque, dans un temps où il est parfaitement inutile d'essayer de proscrire les droits de la raison, de la science et de la liberté bien comprise.

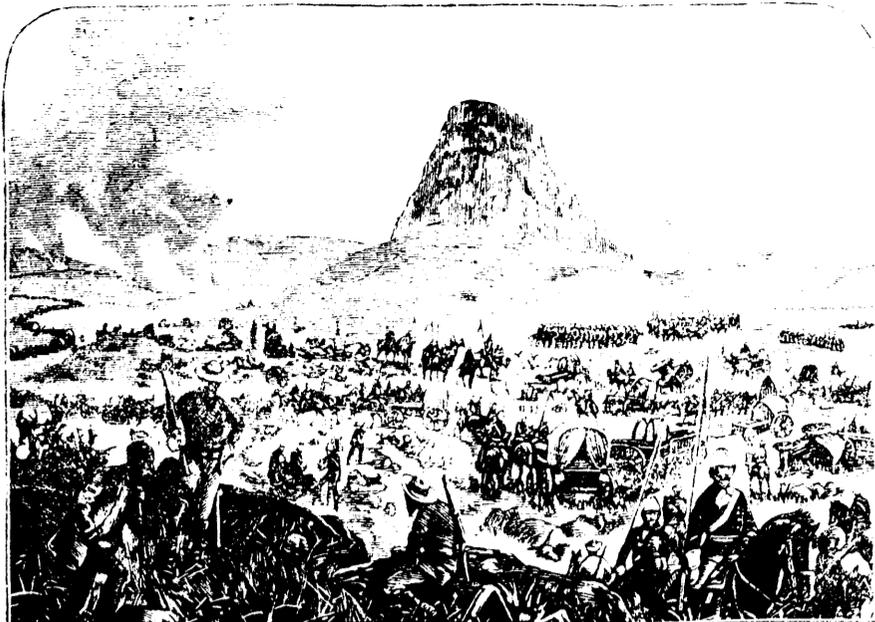
Quoi de plus propre à ramener les esprits déviants et prévenus, que la preuve de la compatibilité de la foi avec les progrès de la science, de la raison et de la vraie liberté?

\* \*

Nous signalions, il y a quelques jours, l'injustice, le danger et les funestes résultats des démissions faites sans cause. Aujourd'hui nous croyons devoir blâmer la division des situations. Où il y avait autrefois un greffier, un registrateur, on en met deux et trois, et on divise entre eux ce qui était autrefois le salaire d'un seul. Nous admettons que dans certains cas cette division a sa raison d'être, mais la plupart du temps elle est inopportune et déraisonnable. A Montréal, par exemple, non-seulement on crée deux nouvelles divisions d'enregistrement, mais on nomme deux registrateurs par division. Quel est l'effet de ce changement? D'amoindrir, d'abaisser une situation autrefois enviée et honorée. Un registrateur était un personnage important, l'égal du protonotaire et du shérif; on considérait nécessaire de nommer à cette charge un homme âgé, d'expérience, un avocat ou un notaire capable. Aujourd'hui, le premier venu peut l'être, et un avocat ou un notaire ayant une bonne clientèle ne le voudrait pas. De sorte que voilà une des plus belles charges vouée nécessairement au discrédit ou du moins exposée à perdre de son prestige. Dans une ville comme Montréal surtout, un registrateur devrait avoir la considération que donnent l'âge, un travail de plusieurs années et un salaire élevé. Il y aurait beaucoup d'autres considérations à faire, mais à quoi sert? Le mal est fait, il faut attendre que la force des abus le fasse disparaître.

Or, ces abus ou les mauvais résultats du système de division, de diminution et d'amoindrissement des charges publiques ne tarderont pas à se faire sentir. Malheureusement, c'est encore nous les Canadiens-français qui allons avoir à en souffrir le plus, et la comparaison entre le salaire des charges locales et celui des charges fédérales ne pourra que tourner au détriment de nos institutions provinciales.

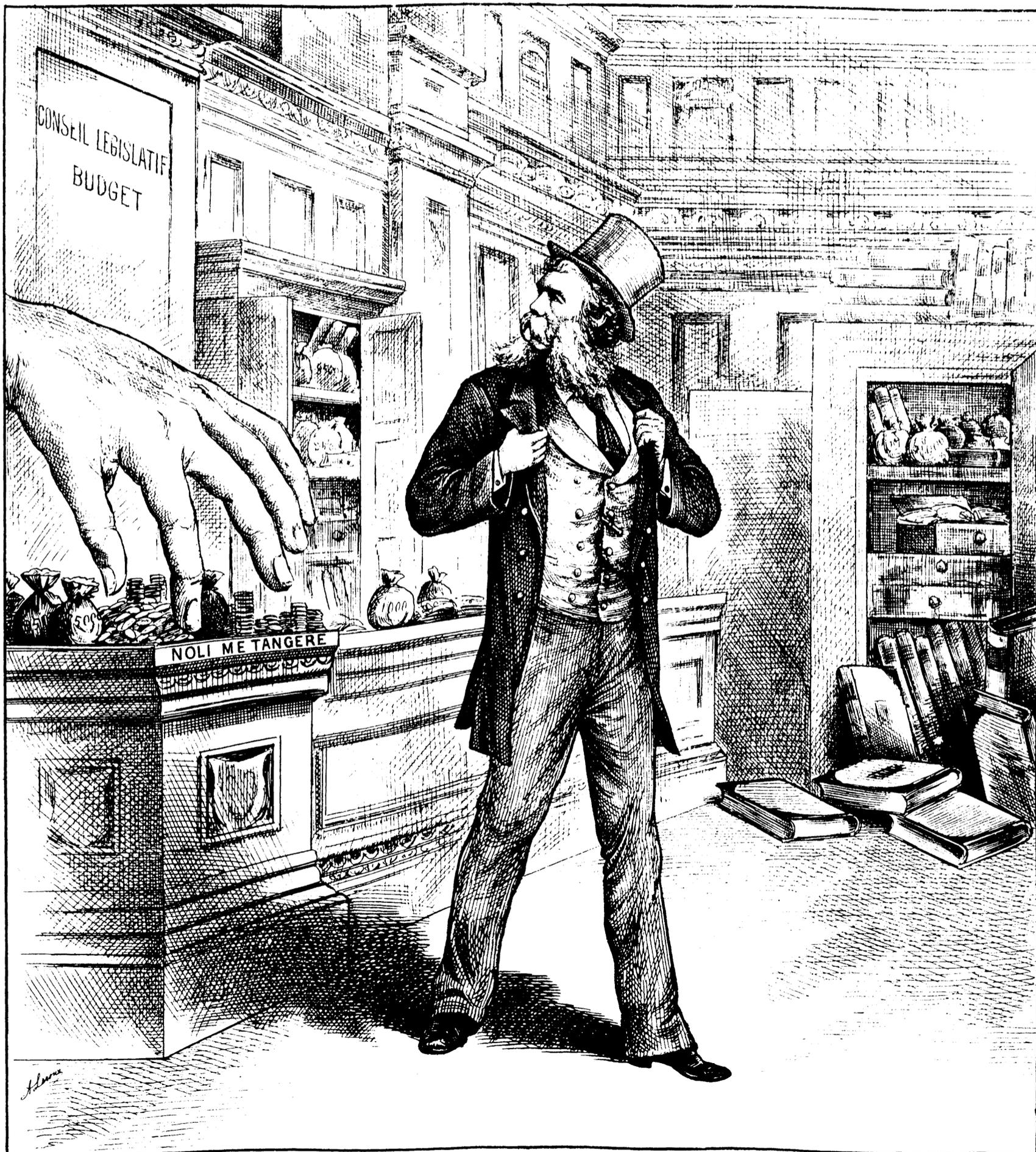
L.-O. D.



1. COLONIE DU CAP—REPRISE DES WAGONS PERDUS A ISANDULA.



2. AFGHANISTAN—LE NOUVEAU MIER POSANT POUR SA PHOTOGRAPHIE.



LA CRISE A QUEBEC

M. JOLY.—Gardez votre budget. Nous saurons bien nous en passer d'ici à deux mois, si vous le pouvez. L'important, c'est que nous gardions le pouvoir

## LES MARINS FRANÇAIS A QUÉBEC

Nous ne croyons pas commettre d'in-discrétion en livrant à nos lecteurs l'extrait suivant d'une lettre reçue par un de nos amis, d'un officier de l'avis de la *La Bourdonnais*. Les sentiments qui y sont exprimés trouveront un écho dans les cœurs de notre population canadienne :

..... Nous avons toujours présents à la mémoire les heureux jours que nous avons passés à Québec, dans cette ville si hospitalière et si française de cœur.

Ce sera, je dois vous le dire en toute vérité, un des souvenirs les plus vivaces de ma campagne sur les côtes d'Amérique, et lorsque je rentrerai en France, je n'aurai assez de mots pour rendre tous les sentiments qui m'inspirent pour cet excellent pays, qui est devenu le vôtre.

Après notre départ de Québec, qui s'est effectué le 28 août, nous avons, ainsi que le *La Galissonnière*, mouillé aux îles Kamouraska, sur le Saint-Laurent.

Le 29, nous reprenions notre route vers le large, et après quelques jours d'assez mauvais temps, car le vent du nord-est nous a un peu inquiétés, nous doublions l'île Saint-Paul et nous jetions l'ancre dans le petit port de Sidney, en l'île du Cap-Breton.

La règle est une très-grande tranquillité, et malgré toute l'amabilité du vice-consul de France, M. Bourinot, nos pensées et nos souvenirs se reportent sans cesse vers Québec, qui a laissé dans nos cœurs une trace ineffaçable.

Nos occupations sont en ce moment fort nombreuses en vue de l'inspection générale que l'amiral doit passer prochainement : et il faut cela pour atténuer la monotonie de l'existence.

Nous sommes ici en retraite comme de vrais moines, et nous vivons presque continuellement à bord, songeant à votre cher Canada.

Rappelez-moi, je vous prie, au bon souvenir de toutes les personnes aimables de Québec que je connais, et dites-leur combien à bord des navires français, on reste charmé de l'excellente réception qui nous a été faite.

## LES SUCESSEURS DU CARDINAL ANTONELLI

Après la mort du cardinal Antonelli, le cardinal Simeoni, homme simple et droit, se présenta à Pie IX comme un soldat qui vient se mettre aux ordres de son chef. Sa figure souriante plaisait aux diplomates ; mais on ne lui trouvait pas la fine malice de son prédécesseur. Le parti violent de Rome et de l'étranger comprit que le dévouement du cardinal à Pie IX se prêterait facilement à une politique de rèle à outrance, et les influences intransigeantes pesèrent plus que jamais sur le Vatican.

La politique d'Antonelli avait été négative ; pendant le temps qu'il avait été au pouvoir, la principale erreur commise fut de ne pas faire ce qui aurait dû être fait. Les violents n'étaient satisfaits qu'à moitié : avec le cardinal Simeoni, la politique du Saint-Siège, sans cesser d'être négative sur certains points, devint positive dans plusieurs questions importantes ; on ne se contenta pas de ne point faire ce qui pouvait être fait, on essaya à plusieurs reprises de faire ce qui était politiquement impossible. Ce double ordre de fautes explique l'isolement diplomatique du Saint-Siège durant la dernière partie du règne de Pie IX. C'est surtout depuis l'avènement du cardinal Simeoni qu'on put remarquer l'existence de ce courant, dont un Jésuite célèbre a parlé dans un livre, qui a eu l'an dernier, dans toute l'Europe, un si grand retentissement.

\* \*

L'idée fatale que la révolution italienne n'était qu'une tempête passagère, reprit le dessus. On ne se rendait nullement compte au Vatican de l'état des esprits en Italie. Les conseils des hommes les plus clairvoyants n'étaient pas écoutés.

Une fois, cependant, le cardinal Pecci, qui déplorait cette politique stérile, parvint, non sans peine, à faire prévaloir sa volonté. C'était au moment de la mort de Victor-Emmanuel. Les violents avaient obtenu qu'une circulaire fût adressée à tous les évêques, non-seulement de l'ancien Etat pontifical, mais aussi des autres Etats annexés, pour leur défendre de célébrer dans leurs cathédrales des funérailles solennelles pour le défunt roi.

Cette circulaire aurait eu pour effet de mettre la discorde entre le clergé et les

citoyens dans toutes les villes ; les scènes de désordre n'auraient pas manqué. Les évêques, en recevant cette circulaire, étaient consternés. Le cardinal Pecci qui, en sa qualité de camerlingue, demeurait à Rome, comprit à l'instant la gravité du danger : il se rendit auprès du cardinal Simeoni et avec ce ton imposant et ce langage ferme et digne qu'on remarque dans celui qui est aujourd'hui Léon XIII, il protesta contre cette situation impossible qu'on allait créer à l'épiscopat et au clergé italien. L'attitude du cardinal Pecci fut si résolue que le secrétaire d'Etat dut se résigner à écrire une nouvelle circulaire, révoquant les instructions contenues dans la précédente. Le cardinal Pecci reçut des évêques un grand nombre de lettres de remerciement.

Ce fait, qui n'a jamais été connu du public, révèle les contrastes entre la politique du règne de Pie IX et celle du nouveau Pontificat.

\* \*

L'élection de Léon XIII ramena au Vatican tous les éléments que la politique suivie jusqu'alors, avait éloignés. Pendant plusieurs jours le cardinal Simeoni crut que le nouveau Pape le confirmerait dans ses fonctions. Léon XIII, en vrai diplomate, ne disait ni oui ni non. Le cardinal Simeoni recevait déjà les compliments de plusieurs membres du corps diplomatique : un d'entre eux (je pourrais le nommer) avait dit à Léon XIII : "Saint-Père, vous êtes assez grand diplomate vous-même ; vous n'avez pas besoin d'un nouveau secrétaire d'Etat ; et, pour l'expédition des affaires, le cardinal Simeoni suffit." C'était fin ; mais le Pape répondit modestement qu'il avait besoin d'un auxiliaire qui fût dévoué à sa politique, et quelques jours après le cardinal Franchi prenait possession de son poste.

\* \*

Le premier ministre de Léon XIII était un esprit à grandes vues et un caractère conciliant. Il avait été très-frappé par les manifestations de deuil populaire qui avaient accompagné la mort du roi Victor-Emmanuel ; il avait compris que le temps des illusions était passé. Causeur aimable et spirituel, il avait su inspirer une vive sympathie à Léon XIII ; le Pape disait souvent : "Lorsque le cardinal Franchi vient chez moi le matin, nous restons deux heures ensemble, et ces deux heures passent comme le vent." Ces deux esprits étaient bien faits pour se comprendre, et on peut dire qu'ils se complétaient l'un l'autre. Léon XIII est un caractère fin qui se laisse parfois décourager par les intrigues et par les oppositions grossières et brutales. Le cardinal Franchi, lui, connaissait tous les détours de cette cour romaine, à travers laquelle il avait passé, et dont il savait par cœur les habitudes et les tendances. Aussi rien n'échappait au secrétaire d'Etat : et ceux qui avaient commencé à créer des difficultés à l'œuvre de Léon XIII étaient bientôt éloignés du Vatican, grâce au coup d'œil rapide et sûr du cardinal.

On a beaucoup jéré sur sa mort : je ne dirai point mon impression personnelle. Mais il m'est permis de révéler quelques détails recueillis le jour même où le cardinal avait rendu le dernier soupir. La veille du jour où il se mit au lit, le cardinal était très-bien portant. Il se rendit pour une consécration d'évêques à Sainte Marie in Campitelli : après la cérémonie il prit une tasse de chocolat dans une salle du couvent, où un déjeuner assez copieux était préparé depuis le matin. Le soir, il se coucha en se plaignant d'un malaise à l'estomac ; le lendemain, il éprouvait déjà aux intestins d'atroces douleurs. En quarante-huit heures, son corps était devenu livide : aussitôt après sa mort, le cadavre entra en décomposition. Le professeur Baccelli insistait pour l'autopsie. La famille s'y opposa, bien que le Pape lui-même eût appuyé la demande du médecin. On s'attendait à une enquête de la part du procureur du roi ; l'enquête n'a jamais été faite. Mais dans une ville d'eaux où le cardinal se rendait chaque année, le vieux médecin qui avait l'habi-

tude de le soigner, entendant discuter les détails de cette mort, s'écria sans hésiter : "Cette mort n'est pas naturelle."

Récemment encore le procureur du roi reçut une lettre anonyme dans laquelle il était dit que, si l'exhumation était faite, aujourd'hui encore on trouverait les traces des causes violentes qui ont produit cette mort. Etrange coïncidence ! Dans une de ces conversations parlementaires dans lesquelles M. de Bismarck lance parfois des idées qui sont ensuite répétées à dessein dans le public, le grand chancelier disait, il y a environ deux mois, qu'il ne croyait pas à la mort naturelle du cardinal Franchi, et il déplorait cette perte avec beaucoup de chaleur.

La version la plus accréditée, c'est que le cardinal a succombé aux haines des sectes révolutionnaires qui voyaient dans ce grand ministre un danger pour leur œuvre. C'est pourquoi, lorsqu'on pense à cette triste fin, le cœur se serre à l'idée des menaces qui entourent Celui dont le cardinal Franchi n'était que l'auxiliaire et le confident.

\* \*

Le cardinal Nina avait passé sa vie dans les congrégations romaines. Agé de soixante dix-huit ans, il n'avait aucun goût pour la politique, et, lorsqu'il causait par hasard des questions du jour, c'était, le plus souvent, pour désapprouver les violences de quelques journaux catholiques, qui, à son avis, compromettent gravement les intérêts de l'Eglise.

Pie IX aurait voulu introduire depuis longtemps cet élément précieux dans le Sacré-Collège. Antonelli s'y était toujours opposé, et ce ne fut qu'après la mort du cardinal que Mgr Nina put recevoir la pourpre.

Devenu prince de l'Eglise, il continua à vivre dans le travail et la retraite. Lorsque le cardinal Franchi mourut, il fut tout étonné d'apprendre que le pape pensait à lui pour remplacer l'illustre défunt. Sa résistance fut grande d'abord : cette nomination allait compromettre tout le repos de sa vieillesse ; il se voyait obligé d'entrer, à soixante-dix ans, dans une vie nouvelle, pour traiter et résoudre des questions qui lui étaient à peu près inconnues. Le pape fut inébranlable ; en effet, dans tout le Sacré-Collège (si on excepte les cardinaux de Luca, di Pietro et Ferrieri qui avaient des raisons encore plus graves pour décliner les offres du pape), il n'y avait pas un seul homme qui pût répondre aussi bien que le cardinal Nina aux vues de Léon XIII. Le nouveau secrétaire d'Etat se mit patiemment à l'œuvre.

Le premier ministre de Léon XIII est aujourd'hui très-consideré dans le corps diplomatique ; les représentants des puissances savent que le cardinal est favorable à une politique de conciliation. Toujours prêt à appuyer auprès du pape les demandes des gouvernements, lorsque ces demandes n'ont rien de contraire aux droits et aux intérêts de l'Eglise, il sait fort habilement écarter avec douceur les prétentions non justifiées. Sur le désir du gouvernement belge, le cardinal Nina, par l'entremise du nonce de Bruxelles, a fait parvenir à une fraction des catholiques belges, des conseils de modération ; sur le désir du gouvernement allemand, et pour faciliter les négociations avec Berlin, le Saint-Siège, il y a quelques mois, a séparé sa responsabilité de celle du parti du centre, et a proclamé le principe que la Cour de Rome n'est solidaire d'aucun parti politique dans aucun pays.

Et, en ce qui regarde la France, le cardinal Nina a consenti, sur l'initiative fort habile et fort opportune du marquis de Gabriac, à appuyer la demande de création d'un septième cardinal français. Les radicaux ne comprennent pas sans doute l'importance de ce fait : mais la nécessité de maintenir et d'accroître l'influence de la France dans le Sacré-Collège et dans les futurs conclave ne sauraient échapper aux esprits sérieux au-delà des Alpes. C'est pourquoi le marquis de Gabriac a rendu un service signalé au gouvernement de son pays.

\* \*

Un écrivain, qui avait prédit l'élection

de Léon XIII, fut un jour interrogé par le pape sur l'impression produite au dehors par l'encyclique parue dans les premiers jours du nouveau régime. "Si votre Sainteté me permet de lui parler franchement, je lui dirai que ce document est précisément la contrepartie de tous les documents semblables émanés par Pie IX." Le pape fit un mouvement en arrière : "Expliquez-moi votre pensée," dit-il en fixant sur son interlocuteur un regard profond.

"C'est bien simple, Saint-Père, reprit ce dernier. Pie IX, qui avait été dépouillé de tout, invoquait sans cesse les secours des puissances pour recouvrer ce qu'il avait perdu. Votre Sainteté, au contraire, se place vis-à-vis des gouvernements dans une attitude de protection. Ces secours que Pie IX demandait, Votre Sainteté les offre, et Elle invite les puissants Etats à accepter l'alliance du Saint-Siège." Le pape leva les yeux au ciel : "Dieu veuille, s'écria-t-il, qu'on puisse comprendre ma pensée comme vous l'avez comprise !"

\* \*

Le pape et le cardinal Nina comprennent admirablement l'esprit de notre temps. Ils n'attendent point dans une résignation stérile et dans une attitude inflexible que la société moderne revienne à Dieu ; ils s'en vont au devant d'elle ; ils la suivent dans les sentiers tortueux où elle s'est engagée, et c'est par le langage de la raison et non de la violence qu'ils s'efforcent de ramener les peuples à la foi.

L'anathème n'a pas de prise sur l'incrédulité, et l'Eglise, qui est bonne mère, n'emploie le châtement que comme moyen de conversion.

A Rome même, une ville nouvelle surgit sur la colline de l'Esquilin ; le centre de la ville éternelle se déplace et s'éloigne de plus en plus du Vatican : c'est l'image de la société moderne qui s'éloigne de l'Eglise et qui cherche le bonheur en marchant vers des horizons nouveaux.

Le pape et le cardinal Nina sont unis dans la même pensée : à la vue de tant d'âmes sincères, tourmentées par le doute et le désespoir, ils comprennent que la société moderne ne peut revenir à Dieu que par la voie de la science et de la charité.

C'est un beau spectacle que celui des deux vieillards qui consacrent les dernières années de leur vie au salut de la société.

L'INNOMINATO.

## AVIS

Les frères DUPUIS, marchands, No. 605, rue Ste-Catherine, donnent, dans une circulaire maintenant en distribution, le démenti le plus formel à ceux qui essaient de mettre en doute les agences qu'ils ont obtenues des maisons européennes, Londrill, Wulf & Co., Bradford, Angleterre, et Béchard, Duluy & Cie., Lyon, France, pour la vente de leurs produits et tissus de deuil.

Ils profitent de l'occasion pour annoncer à leurs pratiques et au public en général qu'ils viennent de recevoir de ces manufactures une consignment de ces superbes tissus si rares sur les marchés canadiens.

Rien n'égale la beauté, le lustre, le fini et la couleur inaltérable de ces marchandises.

Une autre spécialité de la maison DUPUIS FRERES, ce sont les tweeds dont la grande variété et la qualité ne laissent rien à désirer. Que l'on n'oublie pas que, quelles que soient la beauté, la grandeur et la qualité des marchandises en général chez DUPUIS FRERES, elles se vendent à bien meilleur marché qu'ailleurs. La raison en a été cent fois donnée. Une visite vous convaincra de ces faits.

## DUPUIS FRERES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, M. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRES en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture ; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises.

NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.

## M. DE MORNAY

Comme le passage du duc de Morny au Canada a rappelé le souvenir de son illustre père, nos lecteurs liront avec plaisir ce qui suit :

Un soir du mois de janvier 1849, vers dix heures, un coupé entrainait dans la cour de l'Elysée et s'arrêtait devant le perron. Depuis quelques semaines seulement, le prince Louis-Napoléon occupait la Présidence, et le palais, ce soir-là, était plongé dans une obscurité presque complète et dans un silence profond. Le grand vestibule, où sommeillait un valet de pied, était à peine éclairé; dans le salon des officiers d'ordonnance, le capitaine X... lisait auprès de la cheminée. Le prince Louis, après avoir congédié sa maison plus tôt que d'habitude, était resté seul dans son appartement. Visiblement préoccupé, il arpenta son cabinet de long en large, l'éternelle cigarette aux lèvres, et regardait sans cesse l'heure à cette même pendule sur laquelle s'étaient fixés les yeux de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, le jour douloureux de l'abdication.—Au moment où le salon s'ouvrit, et lorsque l'officier d'ordonnance eut annoncé le visiteur attendu, le visage du prince s'épanouit : "Qu'il entre, qu'il entre," fit-il sans prendre la peine de dissimuler son impatience.—Un homme d'un peu plus de trente ans, à la tournure élégante, à la physionomie remarquablement fine, fut introduit. Le prince Louis s'avança rapidement au devant du visiteur, lui tendit la main, et, après un moment de silence, l'attira dans ses bras.—Telle fut la première entrevue du prince Louis-Napoléon avec le comte Auguste de Morny ! Avant ce jour, les deux frères ne s'étaient jamais vus ! Un ami commun, le marquis de X..., avait ménagé la rencontre. M. de Morny sortit de l'Elysée à une heure du matin. Que se passa-t-il durant cet entretien ? personne ne le saura. Mais, de ce jour, M. de Morny eut ses petites et ses grandes entrées auprès de Son Altesse Impériale le Prince-Président de la République.

M. de Morny fut un des principaux artisans du coup d'Etat. Il avait auparavant fait la guerre en Afrique, en qualité de lieutenant, s'était distingué, et avait siégé à l'Assemblée législative sous Louis-Philippe et sous la République de 1848.

Devenu ministre après le coup d'Etat, il se retira au bout de trois mois, parce qu'il ne voulut pas approuver le décret de confiscation des biens de la famille d'Orléans dont il était l'ami.

Président du Corps législatif en 1854, il se révèle sous un nouveau jour, et déploie dans ses fonctions un tact, un sang-froid, un esprit d'impartialité et d'à-propos qui le firent admirer de ses adversaires.—Jamais, même aux temps présents où siège l'austère et impeccable M. Gambetta, la tribune ne fut plus libre, la minorité plus écoutée, plus respectée et mieux défendue. M. de Morny abandonna pendant un an son Palais-Bourbon pour aller en Russie, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, assister au couronnement de l'empereur Alexandre. Il représenta la nouvelle dynastie avec grand éclat, même avec faste. Pour la circonstance, il avait fait transporter à Saint-Petersbourg sa galerie de tableaux ; sa maison et ses équipages furent dignes d'un pair d'Angleterre. Nous nous rappelons un détail : ses carrosses de gala, ses voitures portaient un écusson fort simple : "Un hortensia surmonté d'une couronne." Nous eussions préféré des armes parlantes plus discrètes. N'est-ce pas en souvenir de ces armoiries irrespectueuses qu'une hétaire trop connue s'autorisait plus tard à se fabriquer un blason où l'on voyait une abeille butinant une marguerite ?

Le duc de Morny, il faut bien le dire, a été la personnalité la plus brillante et la plus forte du second Empire ; il dépassa de cent coudées les amis et ministres du souverain, qu'ils fussent du lendemain ou de la veille. Homme d'Etat aventureux, plein d'audace à l'heure opportune, il fut parfois un conseiller aux vues larges et fécondes. Gentilhomme accompli, grand seigneur irréprochable, pétri d'élégance, de grâce et de séduction, il eut tous les suc-

cès sans en être vain, et fut, comme Brummel, un *dandy*, roi de la mode.

Le secret de sa supériorité et de sa force résidait dans une absence absolue de scrupules, dans un grand bon sens et dans un mépris intelligent de l'humanité. Il aimait et cultivait sans passion les lettres, les arts, la politique, les chevaux, le luxe et les femmes, plaçant ces goûts divers à peu près sur le même plan.

Une fois dans sa vie, cependant, il céda à un entraînement, plutôt à une fantaisie d'Orient ; ce fut le jour où, déjà mûr, il épousait la très-jeune princesse Troubetskoi, la plus capricieuse et à la fois la plus étrange des jolies femmes !

On a souvent reproché à M. de Morny ses ingérences dans des affaires financières un peu ténébreuses : c'est une niaiserie. Sans doute, doit-on honorer la vertu et s'incliner devant les vrais justes, mais combien d'hommes, même en République, touchant à la politique, aux grandes affaires et à la diplomatie, ont été, avec plus ou moins de vraisemblance, l'objet de semblables soupçons !

Le duc de Morny est mort à Paris, en 1865, dans son charmant palais du Corps législatif. Le soleil de l'empire était à son apogée ; quant à lui, il est parti un soir après trois jours de souffrance, en pleine possession de son intelligence, debout, habillé, entouré de familiers et de visiteurs, ses salons éclairés, ouverts comme pour un jour de réception.—Il eut tous les bonheurs : sa veuve, inconsolable, coupa sa blonde chevelure et la déposa, selon l'usage russe, dans le cercueil renfermant la dépouille adorée. La duchesse, cependant, survécut à sa douleur, et devint, deux ans après, pour ne point changer de titre, duchesse de Sesto.—Le duc de Morny a laissé quatre enfants. La magnifique propriété qu'il avait créée à Nades, sur la lisière de l'Auvergne et du Bourbonnais, a été vendue, il y a deux ans, à une bande noire. Le parc, les terres, les bois sont dispersés ; le château, vraie folie de surintendant, a été démolí en partie ; un incendie a détruit le reste.—N'en est-il pas de même de son autre création : le troisième empire !

SAINT-SIMON.

## SAINT-ARNAUD

Lorsque l'empereur eut à donner un chef à l'armée d'Orient, il fallait un maréchal de France, afin que son grade lui permit de prendre régulièrement le commandement des armées alliées. Deux concurrents étaient en présence, le maréchal Magnan et lui. Le maréchal Magnan avait sur lui l'avantage d'avoir fait la grande guerre. Il avait combattu en Espagne, sous Marmont et sous Suchet, et il était capitaine à Waterloo. Entré avec son grade dans la garde royale, par le choix du maréchal Gouvion Saint-Cyr, nul n'avait été soldat plus brave, officier plus brillant et plus beau. Le maréchal de Saint-Arnaud n'était que l'étoile la plus récemment épanouie dans la pléiade des généraux africains ; mais il joignait à une bravoure chevaleresque une distinction d'esprit, une hauteur de caractère à la fois aristocratique et courtoise, qui le mettaient sans effort de niveau avec tous les sommets.

C'est la distinction que l'esprit fin et délié du colonel Fleury avait saisie tout d'abord, lorsqu'il s'était agi d'associer deux généraux à la politique résolument nationale du 2 décembre. Magnan et Saint-Arnaud marchaient de pair pour le courage ; l'un et l'autre étaient également propres à guider des soldats ; mais il y avait, à un plus haut degré, chez Saint-Arnaud, ces effluves magnétiques qui aident à manier les hommes. Lorsque, à trois heures de l'après-midi, le jour de l'Alma, le maréchal passa au galop, et le chapeau à la main, devant les divisions anglaises, le formidable hurra qui souleva les poitrines, était cet hommage instinctif et irrésistible que la vraie grandeur, cosmopolite de sa nature, impose à toutes les nationalités.

Circonstance d'un grand prix dans la question, le maréchal parlait la langue an-

glaise avec toutes ses nuances. Cette considération ne fut pas étrangère au choix dont il devint l'objet. La nomination du maréchal au commandement de l'armée d'Orient fut rendue publique le 11 mars 1853, et le maréchal Vaillant prit sa place au ministère de la guerre. Dernier témoignage de la modération de l'empereur, le jour où le général en chef de l'armée française était nommé, il y avait déjà un mois que M. de Kisseleff, ambassadeur de Russie, avait demandé et reçu ses passeports.

On savait le maréchal malade, mais son vieil ami d'Afrique, le docteur Cabrol, gardait pour lui le grave secret de sa vraie maladie. Ce n'était pas seulement, comme on le pensait, une irritation chronique des intestins, contractée en Algérie ; c'était une affection du cœur, une péricardite, se manifestant fréquemment par ces suffocations violentes et soudaines qu'on appelle angine de poitrine. De concert avec l'empereur, et en prévision de sa mort, il avait conseillé de déférer à M. le général Canrobert le commandement éventuel de l'armée. Chose honorable pour son successeur désigné, au moment où le maréchal proposait ce choix à l'empereur, celui-ci, dépliant une lettre déjà signée, lui montra le nom du général Canrobert, qui y était déjà inscrit, car tous deux s'étaient rencontrés dans la même pensée.

Avant le départ du maréchal, qui quitta Paris le 25 avril, la veille de Pâques, le docteur Cabrol réunit les célébrités médicales. L'une d'elles, le docteur Rayet, résuma confidentiellement son opinion sur le malade, en disant au docteur Cabrol : "Je ne vous réponds de rien, mais, dans tous les cas, vous le mènerez bien jusqu'à Marseille."

Suivons ce glorieux moribond, qui porte en Orient l'honneur et le drapeau de la France. Pendant la messe qu'il entendit à Châlons, le jour de Pâques, à côté de la maréchale et durant les heures de repos que la souffrance lui laissait, il ne demanda qu'une seule chose à Dieu, c'est de lui laisser le temps de combattre et de vaincre. Sa prodigieuse activité deviendra le plus efficace auxiliaire de son médecin ; mais il n'aura véritablement qu'une journée de santé et de joie sans mélange : c'est le 20 septembre, lorsque, à huit heures du matin, par un beau soleil, il apercevra les lignes et les batteries russes, qui couronnaient les bords escarpés de l'Alma. Ce jour-là, il passera douze heures à cheval, gai, fier, heureux. Le soir, après avoir atteint son but, il s'affaîssera peu à peu, et il ne pourra dicter que couché, à son aide de camp, le colonel Trochu, le célèbre bulletin de la journée.

Le lendemain, encore soutenu par la joie d'avoir bien servi l'empereur et ajouté à l'éclat militaire de sa patrie, il poussera l'armée vers Sébastopol, pour en tenter l'enlèvement rapide ; mais, dès qu'il apercevra les murs de la ville des hauteurs de la ferme de Mackenzie, sentant son heure irrévocablement venue, il appellera le général Canrobert et lord Raglan à qui il soumettra ses plans ; à l'abbé Parabère, il livrera son âme. Puis, après avoir confié au dévouement du docteur Cabrol quelques paroles pour l'empereur, et lu la dernière lettre de la maréchale, il s'endormira, résigné, dans la paix de Dieu et dans la gloire.

## UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERMAN, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

## CHOSSES ET AUTRES

La passion de la régularité dans l'armée russe :

A la dernière revue de Krasnoc-Selo, on remarquait que tous les chevaux du régiment de cuirassiers de Gatjno étaient azeans, tandis que tous ceux du régiment de cuirassiers de la garde étaient noirs, et ainsi de suite. Dans le régiment des gardes à cheval, les hommes sont distribués par escadrons suivant la couleur de leurs cheveux et autant que possible suivant la couleur de leur visage et la forme de leur nez.

Ainsi, dans le premier et second escadron, tous les hommes sont blonds ; dans le troisième, châtains ; dans le quatrième, noirs. De même, dans la compagnie des nez camus, on ne trouve aucun nez aquilin.

Chaque jour apporte quelque innovation dans le monde médical. C'est ainsi que le docteur corps de nos médecins s'est occupé récemment du nouveau système de pièces dentaires sans crochets, tenant par la seule pression atmosphérique. Les auteurs de ce procédé, consacré par la Faculté de médecine, ont exposé, dans un ouvrage intitulé : *les Dents*, les graves inconvénients qu'offraient les pièces dentaires montées sur métaux, dont le poids détermine une grande fatigue des muscles de la mâchoire, et qui déchirent et tuméfient les gencives, usent et courent les dents auxquelles les crochets métalliques sont adaptés.

Un singulier fait vient de se produire en Angleterre. Pendant l'orage qui a éclaté il y a quelques jours dans le nord du pays, un grand nombre d'usines et de fabriques établies le long du Dee ont été submergées, et une partie des agents chimiques qu'elles emploient ont été ainsi entraînés dans le fleuve. Peu d'heures après, un grand nombre de poissons surnageaient, et dans l'après-midi de lundi des milliers de poissons morts couvraient la surface du cours d'eau, en même temps que sur plusieurs points on pouvait voir les poissons descendre en masses compactes vers la mer, comme s'il s'agissait d'une fuite.

En un endroit où le fleuve change de niveau, et où ses eaux forment une chute, saumons, truites, brochets, gardons et brèmes se jetaient bravement dans la cataracte pour fuir l'eau empoisonnée qui les poursuivait. Des centaines de gens se sont mis à l'affût sur les bords du fleuve pour tâcher de tuer et de prendre le poisson.

Un jeune garçon a saisi ainsi par la queue un saumon monstre qui l'eût entraîné lui-même s'il ne l'avait lâché. La police a reçu ordre de saisir tout le poisson pris, pour le soumettre à une vérification avant d'être livré à la consommation. On croit que le Dee, qui était un fleuve très-poissonneux, n'a plus aujourd'hui le moindre poisson sur une étendue de quatre à cinq lieues.

Un homme d'un certain âge, souffrant d'un violent mal de dents, courut chez le dentiste.

—Je dois vous prévenir, dit le malade à l'opérateur, que j'ai horreur de souffrir, et que je ne saurais supporter l'extraction d'une dent.

—Laissez-moi visiter votre mâchoire, répondit le dentiste, vous ne sauriez souffrir de cette inspection.

La dent fut jugée hors d'état de rendre de nouveaux services, et l'extraction fut résolue.

—C'est une petite opération, dit le dentiste, pour rassurer le malade.

—Oui, mais elle me fera souffrir.

—Si vous craignez la douleur, je vais vous chloroformer.

—Volontiers.

Le dentiste commença ses préparatifs. Pendant ce temps, le patient tira sa bourse et se prit à y fouiller.

L'opérateur, voulant prévenir une générosité anticipée, s'empressa de dire avec courtoisie à son client :

—Je vous en prie, monsieur, ne vous préoccupez pas de cela. Il sera temps de le faire quand l'opération sera terminée.

—Comment, monsieur le docteur ? répliqua froidement le malade. C'est seulement pour m'assurer exactement de ce que j'ai sur moi que je recompte mon argent !...

Le *New-York Herald* raconte que plusieurs duels entre femmes ont eu lieu dans ces derniers temps à New-York. Le dernier a été accompagné de circonstances particulièrement émouvantes :

"Une rencontre au revolver a eu lieu, ces jours-ci, entre Mlle Hélène Manson et Jenny Landshem. Elles étaient amies de pension et avaient continué, depuis, leurs relations. Mais un différend de jeu, en troublant leur amitié, les a conduites sur le terrain.

"Elles devaient échanger trois balles et pouvaient faire cinq pas, telles étaient les conditions.

"Leurs témoins étaient deux sous-maîtresses de leur pension.

"Mlle Landshem fit feu la première, tira deux balles et attendit. Mlle Manson, s'avançant rapidement de cinq pas, envoya une balle à son adversaire, qui poussa un cri et tomba.

"La balle lui avait traversé le bras, et elle n'était qu'évanouie.

"La blessure est grave et nécessitera fort probablement l'amputation."



HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN  
TABLEAU DE V. LE BLANT

## LE DÉBALLÉ

Valère est un monsieur frais déballé d'Europe Et voyageant par goût. Il se dit philanthrope Et pour le mieux prouver, faisant fi de l'argent, Il en jette aux amis, en donne à l'indigent. Il se dit de famille honorable et connue. Grâce à beaucoup d'esprit, sa sœur est parvenue A pêcher pour époux un gros ambassadeur Qui joue au diplomate avec beaucoup d'ardeur. Son frère aîné combat depuis un huitaine, Ayant conquis déjà le rang de capitaine ! Une autre de ses sœurs d'une grande beauté A pris le cœur d'un prince allemand redouté ! Enfin, il se compose un système admirable De parents haut placés au blason honorable. Pourquoi pas ? lorsqu'on vient de si loin pour [tricher, Mieux vaut cent fois passer pour duc que pour [cocher.

Baptiste, un Canadien un peu bête et crédule, Le regarde étonné, l'invite et puis l'adule, Lui fait tous les honneurs de son humble maison, Bref, l'amuse durant une longue saison. Valère, prétextant le retard d'une traite, Emprunte de Baptiste, et chaque jour s'endette Si bien que, pris d'ennui pour le pays natal, Il s'enfuit à Paris et meurt à l'hôpital. Après son faux baron Baptiste court encore, Le désespoir le suit, le chagrin le dévore ; Il voit, pour le payer de sa crédule. Son cellier déjà vide et son argent prêté. A l'ami qui veut bien le consoler il jure De ne plus se livrer aux coureurs d'aventure ; Mais un autre Valère un jour débarquera, Il flattera Baptiste... et Baptiste paiera !

M. J.-A. POTISSON.

Arthabaska, septembre 1879.

## LA

## MUEtte QUI PARLE

## Troisième partie de la Bande Rouge

## VI

Ce cri, sous tous les régimes, a la propriété de mettre en émoi les gens qui se cachent pour perpétrer une œuvre coupable.

Certes, pendant le siège de Paris, la police fut exercée aussi platoniquement que possible par les pauvres diables à capuchon qu'on avait chargés de ce service.

Tout au plus, les gardes nationaux se permettaient-ils de temps à autre d'empoigner les gens, sous prétexte de signaux ou d'espionnage ; mais les sociétés secrètes ou autres vécutent généralement en paix avec l'autorité.

Et pourtant, en entendant Pilevert jeter brusquement cette annonce alarmante, les affiliés de la *Lune avec les dents* se levèrent comme s'ils eussent été frappés d'une commotion électrique.

Les uns disparurent incontinent sous la table, les autres coururent affolés tout autour de la salle, pendant que les plus braves se jetaient au devant de l'hercule pour barrer le passage à un ennemi imaginaire.

Ce fut un désarroi complet.

Taupier seul n'avait pas perdu la tête et s'occupa à faire disparaître dans ses vastes poches les pièces de conviction, telles que reçus de cotisation, bons de secours, etc.

Valnoir était fort occupé à se draper dans une pose digne, ainsi qu'il convenait à un futur martyr de la démocratie.

Aleindor, les yeux au plafond, semblait suivre dans l'air la dernière période de son dernier discours.

Quant à J.-B. Frapillon, homme pratique avant tout, il questionnait déjà maître Antoine, afin de se rendre compte de l'événement qui semblait menacer la *Pleine lune* d'une éclipse fâcheuse.

— Voyons ! qu'est-ce qu'il y a, imbécile ! demanda-t-il en se dérangeant de ses habitudes d'urbanité.

— La police ! répétait le saltimbanque ahuri.

— Tu l'as déjà dit. Oh est-elle la police !

— Là-bas ! dans l'escalier...

— Allons donc ! elle serait déjà ici.

— Mais je vous jure, bourgeois, que j'ai entendu...

— Quoi ?

— Le cri de ralliement des *roussins*.

— Décidément, la peur te trouble la cervelle.

— Enfin, c'est égal, je vais voir ce que c'est," ajouta-t-il en écartant l'hercule, qui lui barrait le passage.

Et il sortit en lançant cette phrase à ses acolytes consternés :

— Ne bougez pas, vous autres, jusqu'à ce que je vienne."

La recommandation était superflue, puisque le caveau où siégeait le Comité directeur n'avait d'autre issue que le couloir par lequel Frapillon était entré.

Pilevert se décida à suivre son chef de file et revint avec lui dans l'antichambre voûtée, où ils retrouvèrent Bourignard.

— Demandez plutôt au vieux pipelet," dit le saltimbanque dans son langage peu choisi.

Le caissier n'eut besoin que de regarder le portier pour reconnaître qu'il était en proie à une profonde terreur.

Son majestueux couvre-chef tremblait sur son crâne chauve et les œuvres du grand Saint-Just gisaient à ses pieds.

Une lecture aussi intéressante n'avait pu être interrompue que par une chose insolite et effrayante.

Cependant Frapillon ne voyait rien et, qui plus est, n'entendait rien.

— Je crois, ma parole d'honneur, grommela-t-il, que vous êtes fous tous les deux."

Il n'avait pas achevé ces mots désobligeants qu'une voix s'écria à deux pas de lui :

— Au nom de la loi, je vous arrête."

En dépit de son sang-froid invétéré, l'homme d'affaires ne put s'empêcher de tressaillir.

Il s'était retourné vivement, mais personne ne se montrait, et la voix semblait partir de l'escalier, une voix que son possesseur enflait pour la rendre terrible.

— Vous entendez, gémit l'infortuné Bourignard.

— J'entends... j'entends qu'on se moque de nous, dit Frapillon, qui connaissait assez les us et coutumes de la police pour savoir qu'elle n'annonce pas aussi bruyamment ses visites.

— Rendez-vous ! reprit l'organe mystérieux. Mais cette fois la redoutable injonction porta à faux.

La voix grossie par artifice avait tourné brusquement en fausset, et, comme les agents de l'autorité émettent généralement des sons plus mâles, le caissier n'hésita plus.

— Ah ! drôle ! ah ! polisson ! cria-t-il, convaincu qu'il était d'avoir affaire à quelque gamin farceur.

Et il se précipita vers l'ouverture de l'escalier.

— Viens m'aider à l'attraper," dit-il à Pilevert.

Maître Antoine, un peu rassuré, ne fit pas difficulté de le suivre, et tous deux s'engagèrent, l'un derrière l'autre, dans la vis en colimaçon.

Un pas rapide et léger montait les degrés devant eux.

Il n'est pas très-facile de courir dans un escalier tournant, surtout quand on n'y voit pas, et les vengueurs de la *Pleine lune* n'étaient pas assez lestes pour rejoindre le fuyard.

Au moment où ils mirent le pied sur le plancher de l'allée, l'insaisissable plaisant disparaissait dans la rue, non sans leur avoir lancé en guise d'adieu cette menace :

— On vous repincera, mes petits amours."

Frapillon ne fit que deux enjambées jusqu'à la porte ouverte, mais il ne vit qu'une forme indécise qui rasait les maisons de la ruelle obscure, et il ne jugea pas à propos de continuer une chasse inutile.

L'hercule venait de le rejoindre sur le seuil et soufflait de façon à montrer que la course n'était pas au nombre de ses exercices favoris.

— Ce n'était pas la peine de nous déranger pour un méchant gamin, grommela le caissier que cette alerte avait mis de fort mauvais humeur.

— C'est égal ! il peut se vanter de nous avoir fait une fière peur.

— Peur ! parlez pour vous, maître Pilevert, dit Frapillon.

— Oh ! pour moi et pour les autres qui sont en bas. Si nous allions un peu leur remettre le cœur au ventre."

La proposition n'était pas du goût de l'homme d'affaires.

Il avait déjà eu le temps de réfléchir, et il se disait qu'il serait bien sot de ne pas profiter de cette ridicule aventure pour couper court à ses explications avec le Comité directeur.

Déjà, dans la journée, il s'était fort bien trouvé d'avoir quitté brusquement le cabinet de Valnoir et ce nouveau départ imprévu sauvait encore une fois la situation.

Il avait dit tout ce qu'il avait à dire pour le moment et, en jetant à droite et à gauche ses acolytes l'indication du dépôt à la banque des trois titres de rente, il s'était mis à l'abri des entreprises nocturnes proposées par Taupier.

Rien ne l'empêchait donc de se donner le malin plaisir de laisser les membres de la *Pleine lune* en proie à une profonde terreur.

L'heure était venue d'ailleurs de procéder à une opération plus sérieuse et d'utiliser autrement les services de l'hercule.

— Laissons-les se débrouiller, dit-il en faisant craquer ses doigts par un geste dédaigneux, nous avons d'autres chiens à fouetter que de rassurer ces imbéciles.

— Ma foi ! je ne demande pas mieux que de planter là ma faction, murmura Pilevert ; cet animal de portier m'assommat avec son bouquin. Je vous demande un peu cette idée de vouloir me lire les discours d'un saint !"

Les graves préoccupations de Frapillon ne l'empêchèrent pas de sourire en entendant son satellite prendre pour un nom du martyrologe celui du plus dogmatique des révolutionnaires.

Mais il revint vite à son grand projet.

— Mon brave, dit-il d'un ton sérieux, voici l'instant de gagner Bradamante.

— Ça me va ! cria Antoine avec enthousiasme.

— Allons, filons vite.

— Où allons-nous ?

— A deux pas d'ici."

Après ce dialogue concis, les deux hommes s'acheminèrent vers le boulevard, sans échanger de paroles inutiles.

Au tumulte de la sortie du club avaient succédé le silence et la solitude.

On n'entendait d'autre bruit que celui des pas mesurés d'un garde mobile en faction à l'entrée des baraquas, et on ne voyait que sa silhouette se promener sous les maigres arbres de l'allée.

Tout en traversant la place Pigalle pour gagner la rue Frochot, J.-B. Frapillon pensait à son expédition et en calculait les difficultés.

Jusqu'à ce moment, tout avait marché à sonhait et rien ne pouvait faire prévoir que la visite du chalet dût être troublée.

Comme un acteur qui repasse son rôle avant d'entrer en scène, le diplomate de la rue Cadet revoyait dans son esprit toutes les trames ourdies en vue du projet qu'il allait exécuter.

Il en calculait la valeur et cherchait s'il ne restait pas quelque lacune dans ses combinaisons savantes.

Mais, en vérité, rien n'y manquait, et il eut beau examiner scrupuleusement ses chances, il n'en trouva pas une mauvaise.

Renée et sa tante, enfermées à la villa des Buttes, ne lui donnaient aucune inquiétude, et, quant aux défenseurs de la maison de Saint-Senier, il y avait longtemps qu'ils n'étaient plus à craindre.

Avant de s'engager dans la rue de Laval, Frapillon se retourna pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Il ne vit personne.

En hâtant le pas et en s'appuyant sur le bras de Pilevert, à seule fin de ne pas le lâcher, il arriva promptement devant la petite porte qui donnait accès dans le Pavillon.

## VII

Il s'agissait avant tout d'opérer promptement.

La rue de Laval était déserte, mais un passant pouvait se présenter d'un instant à l'autre, et une longue station devant la petite porte eût été une grave imprudence.

Les difficultés commençaient dès le début de l'entreprise, car Frapillon n'était pas absolument sûr de son fait pour franchir ce premier pas.

Ils se rappelaient parfaitement avoir vu Renée de Saint-Senier presser un ressort qui faisait jouer la serrure quand elle l'avait introduit elle-même dans le chalet, le soir de leur rencontre sur la place Pigalle.

Mais il ne savait pas au juste où il fallait toucher, et les tâtonnements pouvaient faire perdre un temps précieux.

Il avait bien dans sa poche le trousseau de clefs qu'il avait dérobé à la jeune fille pendant son sommeil léthargique, mais d'abord il n'était pas certain que celle de la petite porte s'y trouvât.

Et il voulait éviter de montrer à l'hercule la véritable nature de l'entreprise à laquelle il l'avait associé sans le consulter.

Pilevert n'était pas très-chargé de scrupules, mais cependant, il pouvait n'être pas disposé à se mêler d'une violation de domicile à l'aide de fausses clefs, sans compter que la circonstance aggravante de la nuit devait le faire hésiter.

Il importait donc à Frapillon de se donner vis-à-vis de son satellite l'air d'un homme qui entre tranquillement par des moyens licites dans une maison à lui connue.

Aussi, ne tenait-il pas à faire en sa présence des essais qui auraient pu éveiller des soupçons dans son épaisse cervelle.

— Dites donc, mon brave, lui glissa-t-il à l'oreille, regardez un peu à droite et à gauche pour voir si personne ne nous observe.

— C'est donc ici que nous avons affaire ? demanda maître Antoine assez surpris.

— Oui, là, dans le jardin qui est au delà de ce mur, répondit brièvement le caissier ; mais faites un peu l'inspection pendant que je vais ouvrir.

— Tiens ! je ne me serais seulement pas douté qu'on pouvait entrer par là," reprit le saltimbanque en s'éloignant pour gagner le milieu de la chaussée.

Frapillon, en se retournant, le vit fort occupé à sonder de l'œil les profondeurs de la rue, fort mal éclairée par un unique bec de gaz qui ne distribuait qu'une demi-ration de lumière.

Il se hâta de profiter du moment où l'attention de Pilevert était absorbée par cet examen pour chercher le ressort.

La porte était semée de gros clous, et, comme la nature avait doué le caissier de l'instinct particulier aux voleurs et aux policiers, il se douta tout de suite que le secret devait être caché dans un de ces boutons de fer.

Il les parcourut donc rapidement de ses doigts habiles, et sa chance ordinaire ne lui fit pas défaut.

Au quatrième clou qu'il pressa, la porte s'ouvrit.

Au moment même où elle cédait, Pilevert quittait son poste d'observation pour se replier sur son chef.

— Vous n'avez rien vu ? demanda vivement Frapillon.

— Rien, si ce n'est quelque chose de noir qui grouille là-bas sur le trottoir au coin de la rue Frochot.

— Ah ! murmura l'homme d'affaires en se tenant prêt à refermer la porte si besoin était.

— Je crois que ça doit être un chat ou un chien.

— Hum ! en temps de siège, ces animaux-là sont tous à la broche.

— Il fait noir comme dans un four, et je ne vois pas très-bien, mais pour sûr, ça n'est pas un homme.

— Au reste, si vous voulez, je vais aller voir là-bas de quoi il retourne."

Pour rien au monde Frapillon n'aurait lâché l'hercule. Il avait bien trop peur qu'il ne lui prit en route un remords de conscience, et qu'il ne revint pas.

— Non, ce n'est pas la peine, entrons vite, dit-il en entre-bâillant la porte pour le faire passer le premier.

Il venait de réfléchir que le mieux était encore de brusquer le dénouement.

En supposant même qu'il y eût quelqu'un au bout de la rue, on ne courait pas grand risque d'être vu en disparaissant rapidement dans la muraille.

Pilevert passa sans se faire prier, et Frapillon le suivit en se glissant comme une anguille.

Un fois en dedans de la clôture protectrice, il repoussa prestement le battant qui se referma sans bruit.

Après quoi il fit une pesée pour s'assurer que le pêne avait bien joué dans la serrure, et, en se sentant désormais à l'abri des regards indiscrets, il laissa échapper un soupir de satisfaction.

Maintenant que le passage difficile était franchi, il pensa judicieusement que le moment était venu de faire un peu de diplomatie.

Quel que fût l'abrutissement de l'hercule, Frapillon n'avait jamais espéré qu'il se prêterait à exécuter tous ses ordres sans un bout d'explication préalable.

Ce n'était pas ce qui l'embarrassait, du reste, car il trouvait des mensonges comme d'autres trouvent de bonnes pensées ; mais encore fallait-il inventer une histoire appropriée à l'intelligence de Pilevert.

Celui-ci se tenait debout, appuyé à la muraille et regardant vaguement l'allée de tilleuls dont le berceau s'arrondissait devant lui.

— C'est à vous, ce jardin-là ? demanda-t-il d'un air assez étonné.

— Oui, mon brave, mais je n'y viens pas souvent, répondit Frapillon, et il faut que j'aie une fameuse confiance en vous pour vous y amener.

— Bah ! dit l'hercule en ouvrant de grands yeux.

— Ecoutez, mon cher Antoine, reprit le caissier sur un ton cordial et familier, vous me plaisez et je n'ai pas de secrets pour vous.

— Oh ! je suis muet comme la tombe," exclama le saltimbanque.

Il ne se vantait qu'à moitié, car il ne devenait loquace qu'après boire, et, dans la vie ordinaire, il était fort silencieux.

— Sachez donc, mon bon ami, que j'ai ici une petite propriété où je dépose mes papiers et même—ceci est entre nous—mon argent, parce que, voyez-vous, par le temps qui court, on ne peut pas prendre trop de précautions.

— Ça, c'est sûr, à preuve ces journalistes de malheur parlaient tantôt de vous soulever votre magot.

— Justement, mon cher, et c'est à cause d'eux que je suis obligé de me garder à carreau. Aussi, je ne viens jamais ici que la nuit, et je n'aime pas beaucoup à y venir seul, parce qu'un mauvais coup est bientôt fait.

— Alors, c'est pour vous défendre contre ces *clampins-là* que vous m'avez amené ?

— Oui, mon vieil ami, reprit Frapillon, qui devenait de plus en plus tendre, et je sais que je puis compter sur vous.

— Contre le bossu et les autres, je suis votre homme.

— Aussi, continua l'insinuant caissier, j'ai une idée et je vais vous faire une proposition qui, je l'espère, ne vous sera pas désagréable.

— Si c'est de me rendre Bradamante, tout de suite...

— Ça, mon cher, vous savez bien que c'est convenu ; je vous l'ai promis et je ne manque jamais à ma parole.

— Alors, vous me donnerez...

— Les deux mille francs ? Mais demain, mais cette nuit, si vous voulez ; je viens ici pour les prendre dans ma caisse."

Pilevert ouvrit les bras et se jeta sur le caissier pour l'embrasser dans un élan de reconnaissance.

Mais Frapillon, qui redoutait ses étreintes par trop herculeennes, se recula en disant :

— Ça ne vaut vraiment pas la peine de me remercier, et, d'ailleurs, nous n'avons pas de temps à perdre. Laissez-moi finir ce que je voulais dire.

— Allez-y ! s'écria le saltimbanque enthousiasmé.

— La jument et la carriole sont à vous, c'est entendu ; mais, entre nous, elles ne vous serviront pas à grand'chose pendant le siège.

— Le fait est, murmura Antoine, que ce n'est pas commode de passer pour aller tenir les foires.

— Eh bien ! en attendant que nous soyons débarrassés des Prussiens, j'ai trouvé pour vous un emploi qui ne vous déplaira peut-être pas.

— Ah ! mille trompettes ! il vaudra toujours mieux que le métier que je fais.

— Je le crois, car il s'agit tout simplement de garder ce pavillon qui est là-bas, au bout de l'allée.

— Garder... le pavillon ?

— Oui. Vous aurez au rez-de-chaussée, un très-joli logement, et rien à faire qu'à fumer votre pipe et à vider une barrique de vin que je ferai mettre en cave à votre intention.

— Si ça me va ! je crois bien ! grommela Pilevert en joignant les mains pour exprimer son admiration.

— Alors, demain, je vous installe.

— Et ce soir ?

— Ce soir, mon brave, vous allez me faire le plaisir de m'attendre ici pendant que je monterai là-haut, chez moi.

— Ça y est. Serez-vous longtemps ?

— Une demi-heure, une heure, tout au plus. Vous comprenez que je me défie de tout et que je serai plus tranquille quand je saurai que vous êtes en faction derrière cette porte.

— Soyez tranquille, personne n'entrera.

— Maintenant, si par hasard j'avais besoin de vous, mon cher Antoine, je vous appellerais avec ceci, dit Frapillon en tirant de sa poche un sifflet d'argent.

— C'est dit. Je n'oublierai pas la consigne, et vous pouvez compter sur moi.

— Une poignée de main et à bientôt, dit Frapillon en tendant le bout de ses doigts à l'hercule, qui les serra vigoureusement.

Et il s'achemina vers le pavillon.

(La suite au prochain numéro.)

## ON DISAIT

A MADEMOISELLE JULIA GODLEY

On disait : Elle est adorable !  
Ses traits sont pleins d'expression ;  
De son âme, perle admirable,  
Ils réfléchent le doux rayon.

On disait : Oh ! qu'elle est gentille !  
Dans sa parure il faut la voir.  
D'esprit la noble enfant pétillante ;  
Qu'elle a d'attraits sans le savoir !

Le bonheur la mit sous son aile,  
La fortune la comble encor ;  
Talents, grâce, elle a tout pour elle,  
Et le ciel lui fit un cœur d'or.

Oui, oui, son cœur d'ange renferme  
Tous les parfums de la bonté !  
Jamais, jamais il ne se ferme  
A la voix de la charité.

Qui dira les dons qu'elle sème  
En volant près des malheureux ?  
Partout on la bénit, on l'aime,  
Et l'on fait pour elle des vœux.

Quand elle passe en équipage,  
Au pas de ses deux coursiers noirs,  
On dit : Serin au beau plumage,  
Passe, passe donc tous les soirs !

Sa voix pure et mélodieuse  
A conquis maint admirateur ;  
C'est une voix délicieuse,  
C'est la voix d'un oiseau chanteur.

1879

P. B.

## MISÈRE ET PAUVRETÉ

Nous empruntons cette curieuse légende à une nouvelle édition illustrée du *Bal du diable*, de Charles Narrey, qui vient de paraître chez Calmann Lévy.

Notre-Seigneur Jésus-Christ et saint Pierre vinrent un jour se promener aux environs de Bergues-Saint-Winoc, une fort jolie ville du pays de Flandre.

Ils étaient vêtus plus que simplement, comme gens dont la position est faite et qui ne tiennent pas à jeter de la poudre aux yeux du vulgaire.

Chemin faisant, l'âne qu'ils montaient perdit un de ses fers ; au moment où ils s'en aperçurent, les voyageurs se trouvaient devant la forge de Pierre Lambrecht, que tout le monde dans la contrée appelait Misère, parce qu'il n'était pas riche.

Le forgeron était en train de travailler de son dur métier, sans autre compagnie que celle de son chien, Pauvreté, qui venait de temps en temps lui lécher les mains et lui dire de ses grands yeux mélancoliques :

— Courage, maître ; la vie que tu mènes est rude, mais ton fidèle ami Pauvreté t'aime bien.

Notre-Seigneur Jésus-Christ demanda au forgeron s'il voulait ferrer son âne.

— Entrez et essayez-vous, dit-il ; je vais vous servir tout de suite.

Notre-Seigneur et saint Pierre s'assirent, et Misère ferra l'âne avec un fer d'argent, tandis que Pauvreté se laissait caresser par les étrangers, ce qui était une grande preuve d'estime.

— Combien vous dois-je ? demanda Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque l'ouvrage fut terminé.

— Rien, répondit le forgeron, qui croyait avoir affaire à plus pauvre que lui.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sait tout, avait naturellement lu dans la pensée de Misère.

— Puisque vous êtes si bon et si généreux, dit-il, je vous permets de faire trois souhaits.

— Bien, dit Misère, sans manifester le moindre étonnement.

Et il se mit à réfléchir à ce qu'il demanderait.

— Choisis le ciel, lui souffla saint Pierre à l'oreille.

— D'abord, reprit Misère, je désire que tous ceux qui viendront s'asseoir désormais dans mon grand fauteuil ne puissent se lever sans ma permission.

— Accordé, dit Notre-Seigneur.

— En second lieu...

— Choisis le ciel, répéta saint Pierre, un peu plus haut, cette fois, en tirant le forgeron par la manche de son habit.

— Laissez-moi donc tranquille, vous, répondit brusquement Misère, qui n'aimait pas à être dérangé quand il réfléchissait... En second lieu, continua-t-il, je voudrais que ceux qui grimperaient au haut d'un noyer que j'ai dans mon jardin, ne pussent plus en descendre sans ma permission.

— Accordé, dit Notre-Seigneur.

— En troisième lieu...

— Choisis donc le ciel ! s'écria saint Pierre avec une certaine véhémence.

— Je ne m'en soucie pas... En troisième lieu, dit-il en élevant la voix, j'ai ici une petite bourse en cuir ; je veux que tout ce qui y entrera désormais n'en puisse sortir sans ma permission.

— C'est bien, tout sera ainsi que vous le désirez, dit Notre-Seigneur.

Et, souhaitant le bonjour à Misère, il partit avec son apôtre saint Pierre, qui ne dissimulait pas son mécontentement.

\* \*

Quelques mois après la visite de Notre-Seigneur, les temps étaient durs, le forgeron tomba dans une misère si grande qu'on lui eût donné son nom, s'il ne l'avait eu déjà.

Il avait employé son dernier morceau de fer et jeté sa dernière croûte de pain à Pauvreté.

La nuit noire venait ajouter encore à la tristesse de cette forge sans vie.

Il déposa son marteau dans un coin et s'assit à califourchon sur son enclume ; il regrettait amèrement de ne s'être pas fait donner un peu d'argent, plutôt que d'avoir formé ces trois souhaits qui ne lui avaient été d'aucune utilité.

Pendant qu'il était perdu dans une immense rêverie, on frappa à la porte.

— Entrez ! cria-t-il sans se déranger.

On leva le loquet, et un homme, petit de taille et courbé par l'âge, entra.

— Misère, vous paraissez triste, dit-il.

— Oui, répondit le forgeron, on le serait à moins. Autrefois j'étais riche, et aujourd'hui je suis pauvre.

— N'est-ce que cela ? c'est un malheur qui n'est pas sans remède ; il m'est aisé de vous rendre aussi riche que la mer est profonde.

— Si vous pouviez faire cela, je vous considérerais comme le premier des hommes.

— Je le puis, mais à une condition : c'est que dans dix ans vous me donniez votre âme.

— Où faut-il vous expédier l'article ?

— Je viendrai prendre livraison ici.

— Marché conclu !

— Signez donc votre nom au bas de ce parchemin, avec votre sang.

— Volontiers ! s'écria le forgeron. Plûtôt vendre mon âme au diable que de croupir toute ma vie dans la gêne !

Et il donna du poing contre l'enclume, en fit sortir quelques gouttes de sang et signa.

Le petit vieillard prit le parchemin et s'éloigna en ricanant.

\* \*

Misère avait de l'argent autant qu'il en voulait. Tous les matins, il remplissait ses poches. Il mangeait, buvait et chantait le jour, le soir et la nuit, et le lendemain il recommençait.

Tout le monde lui souriait depuis que la fortune lui avait souri.

Mais son bonheur était trop complet pour pouvoir durer ; les dix ans passèrent bien vite, et le diable revint à la forge sous la forme du petit vieillard pour emporter l'âme de Misère.

— Asseyez-vous dans mon grand fauteuil, dit le forgeron, lorsqu'il eut introduit Satan ; vous devez être fatigué, votre voyage est long. Vous ne serez pas fâché de vous reconforter un peu ; j'ai là un excellent jambon et de la forte bière de mars dans ma cave.

Le diable s'assit, allongea sa jambe boiteuse et sentit bientôt un certain bien-être se répandre dans tous ses membres.

Pendant qu'il se prelassait dans le fauteuil, en rêvant au merveilleux jambon et à la bière mousseuse dont il allait se gorger, Misère était allé prendre dans sa forge une verge en fer, avec laquelle il entra en sifflant un air connu.

— Avant de manger du jambon, dit-il

d'un ton goguenard, nous avons à causer d'autres petites affaires.

Et il se mit à frapper si violemment sur le dos de Satan, que celui-ci en devint bleu et gris.

Le pauvre diable, grinçant les dents de colère, voulut se lever et saisir Misère ; impossible : il était comme collé au fauteuil.

— Délivrez-moi ! cria-t-il.

Le forgeron frappait toujours.

— Délivrez-moi ! de grâce.

Le forgeron frappait de plus belle.

— Délivrez-moi, je vous accorde un sursis.

— Voilà enfin une parole conciliante. Je ne vous frapperai plus, mais avant de vous laisser quitter ce fauteuil, je veux que vous me promettiez loyalement de me donner encore dix ans et de me fournir autant d'argent que j'en ai eu depuis votre première et gracieuse visite.

— Je vous le promets, s'écria le boiteux.

— Eh bien, partez donc, vieux drôle ! dit Misère.

Le diable s'envola en se frottant les côtes.

\* \*

La vie de Misère redevint un long éclat de rire ; les fêtes succédèrent aux fêtes, les bouteilles aux bouteilles et les chansons aux chansons ; mais, hélas ! dix ans sont bientôt passés quand on est heureux.

Un jour, au moment où il y pensait le moins, le forgeron vit entrer chez lui, non plus le vieux diable, qui le craignait, mais bon nombre de solides gaillards, illustrés de deux cornes monumentales et d'une queue immense.

— Mes amis, dit Misère avec une apparente bonne humeur, nous sommes au temps des noix, et une noix succulente est un régal inconnu en enfer. Si, pendant que je vais faire un bout de toilette indispensable pour voyager en votre compagnie, vous aviez envie de grimper quelque peu dans mon noyer, ne vous gênez pas.

Les démons ne se le firent pas dire deux fois ; en moins d'une minute, ils étaient tous montés pêle-mêle à l'arbre.

Misère entra dans sa forge, alluma son feu, éteint depuis vingt ans, chauffa à blanc la longue verge qui avait déjà servi à rosser le vieux diable, et, armé de ce tison, il harcela si bel et si bien ses nouveaux hôtes, qu'ils se mirent à crier comme des damnés :

— Meurtre et feu !

Mais Misère ne cessa la correction que lorsqu'on lui eut promis de le laisser vivre encore dix ans et de lui donner autant d'argent que par le passé.

Dès que l'accord fut conclu, les diables s'enfuirent en boitant des deux pattes.

\* \*

Misère passa gaiement ses nouveaux dix ans, qui s'envolèrent comme s'envole un beau rêve. Cette fois, tout ce que l'enfer avait de diables valides vint pour le chercher.

Lucifer lui-même était à la tête de son armée.

Quand le forgeron vit cette effroyable bande, il ne put se défendre d'un instant de frayeur ; mais il se rassura en songeant que la vanité est le vice qui a perdu le démon.

— Je me suis laissé assurer, dit-il à Lucifer qui s'avavançait en fronçant le sourcil, que vous pouviez, si c'était votre bon plaisir, vous rendre si petits, que cette bourse vous contiendrait facilement vous et toute votre estimable société. Si cela était vrai, ce serait bien commode pour voyager ; je vous porterais un bout de chemin. Mais c'est sans doute un conte bleu que l'on m'a fait.

Lucifer se méfiait bien un peu du forgeron, mais il ne pouvait deviner sa ruse ; d'un autre côté, il était assez fier de montrer qu'il pouvait l'impossible.

En un clin d'œil, toute l'armée fut dans la bourse, que Misère ferma vivement.

— Vous êtes en mon pouvoir, engeance cornue, il vous en cuira, s'écria Misère en se précipitant dans sa forge.

Il plaça la bourse sur l'enclume et, d'un bras vigoureux, leva son gros marteau qui

retomba de tout son poids sur les malheureux diables.

Ils furent bientôt aussi plats que des pièces de six blancs ; les malheureux poussaient des cris à faire trembler la terre.

— Criez, hurlez, c'est comme si vous chantiez.

— Grâce ! grâce !

— Point de grâce ! dit le forgeron. J'ai un peu d'argent en réserve, je resterai encore quelque temps sur la terre, et, lorsque je mourrai de ma belle mort, je vous emporterai avec moi. Je vous empêcherai ainsi de faire du mal à mes semblables.

Et il mit la bourse dans sa poche.

\* \*

Comme c'est le diable qui souffle les mauvaises pensées aux pauvres humains, et qu'il était en prison, dès le lendemain, il se passa sur la terre les plus étranges choses : un des amis de Misère vint lui rendre cent écus d'or qu'il lui avait volés au jeu, et le cabaretier lui servit du vin fait avec du raisin ; mais, comme toute médaille a son revers, la cabaretière ne lui sourit plus quand son mari avait le dos tourné ;

Les neveux ne souhaitèrent plus la mort de leurs oncles ;

Les usuriers ne prêtèrent plus qu'à six pour cent ;

Comme on ne passait plus ses nuits à jouer, on n'avait plus mal aux nerfs ; comme on ne courait plus le guilledou à la belle étoile, on n'avait plus de rhumatismes ; bref, comme on ne mangeait plus que pour vivre, on n'était plus malade d'indigestions ni d'aucune autre maladie ;

Les médecins furent ruinés ;

Comme on ne se battait plus, l'armée n'eut plus d'avancement ;

Les femmes ne furent plus :

Ni coquettes,

Ni mendiantes,

Ni intéressées,

Ni infidèles,

Ni gourmandes,

Ni fausses ;

Elles devinrent insupportables pour tout le monde, surtout pour leurs maris.

La vie était d'une monotonie désespérante.

Personne ne comprenait d'où venait cette vertu chronique, plus déplorable que les plus déplorables calamités, dont on connaît à peu près les causes et dont on prévoit la fin.

On avait nommé des commissions qui avaient fait de l'eau claire, comme les commissions passées et à venir ; toutes avaient constaté le mal, mais aucune n'avait trouvé le remède.

On avait institué des prix Montyon pour celui qui découvrirait un vice, fût-ce le plus mignon de tous.

On avait écrit des volumes contre la vertu, comme on en avait écrit jadis contre les vices ; ils étaient pleins de lettres, de mots et de phrases, mais on avait oublié d'y mettre des idées.

Le comte de Flandre, qui régnait alors que se passaient ces bizarres choses, fit comme le célèbre calife des *Mille et une Nuits*, il parcourut la plus grande partie de ses villes sous un déguisement. Lorsqu'il arriva devant la forge de Misère, entendant un bruit effroyable, il entra.

— Que se passe-t-il ici ? dit-il au forgeron.

Misère montra la bourse et raconta tout à son souverain, qui lui apprit, à son grand étonnement, combien il avait fait de mal en croyant faire le bien.

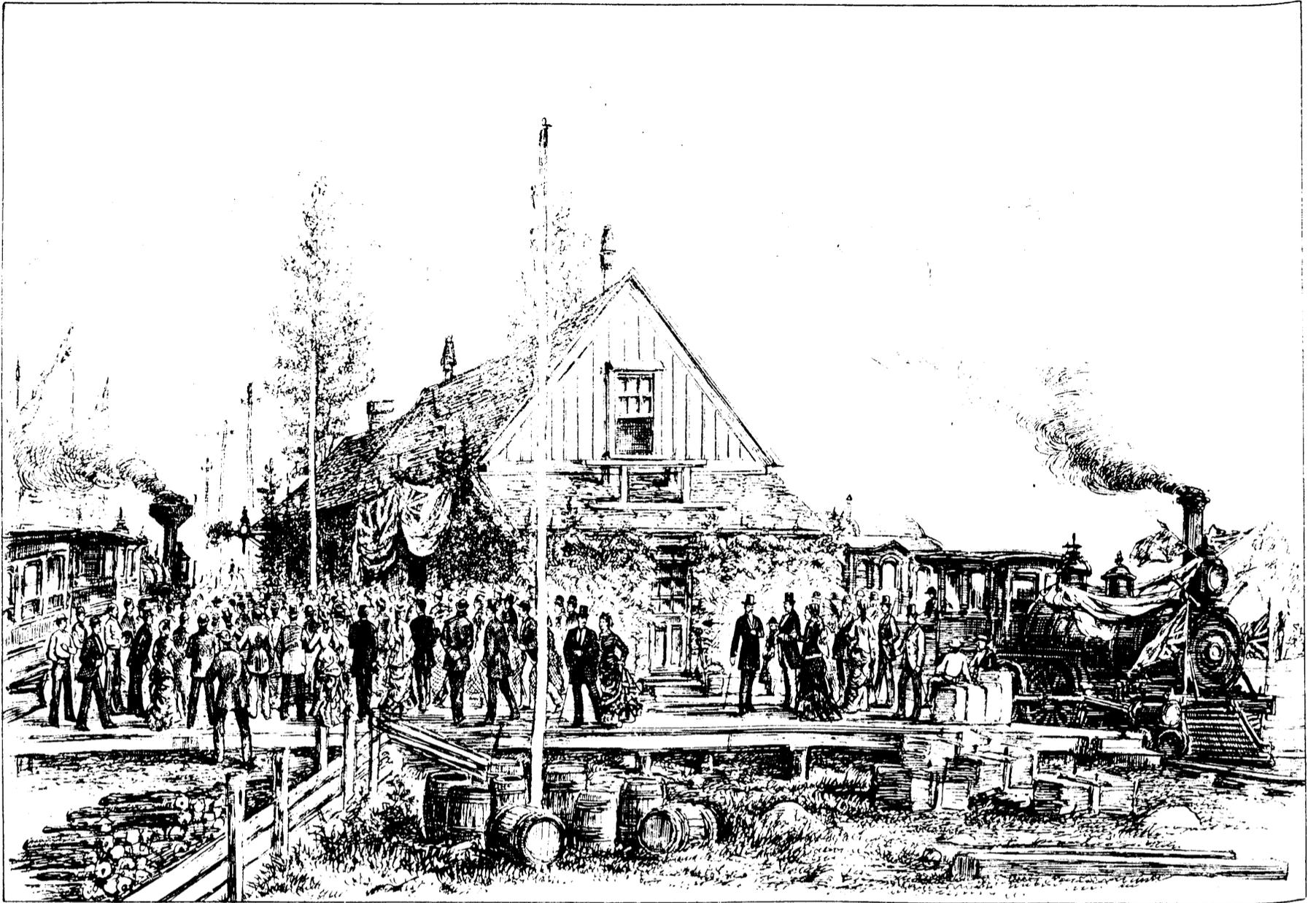
Tout désolé que fût le forgeron, il n'oublia pas de demander son parchemin, ses dix ans et son argent, avant de délivrer Lucifer et les siens.

Lorsque la promesse fut faite, il délia la bourse, et toute la bande s'enfuit, comme si elle avait eu l'épée de saint Michel dans les reins.

Les vices reflourirent alors comme par enchantement et le monde fut heureux.

\* \*

Le forgeron vécut de nouveau comme un prince et Pauvreté comme un chien de prélat. L'un buvait dans un verre de cristal de Bohême, l'autre mangeait dans une



RÉCEPTION DU GOUVERNEUR-GÉNÉRAL ET DE LA PRINCESSE LOUISE À LA JONCTION DE SAINT-MARTIN, SUR LE CHEMIN DE FER Q. M. O. ET O.



LE CHIEN ET L'ENFANT

écuelle d'argent, et l'hiver il portait une lévite de futaine, comme une personne naturelle.

Mais on se lasse de tout, même du bonheur; Misère voulut mourir.

Se sentant un peu souffrant, il appela le meilleur médecin de la contrée. Ce praticien, qui ne manquait jamais un malade, lui signa promptement ses passe-ports pour l'autre monde.

Quand le forgeron fut mort, il alla tranquillement, avec son chien fidèle qui avait voulu le suivre, frapper à la porte du paradis.

Malheureusement l'apôtre porte-clefs a la mémoire longue; lorsqu'il vit l'homme qui avait méprisé ses conseils, il lui dit en grognant:

— Vieil entêté, vous avez pu choisir le ciel, vous n'entrerez pas, c'est moi qui vous le dis.

Et, sans plus de cérémonie, il le mit à la porte.

Ce début ne plut pas trop à Misère; mais, obligé de se soumettre, il s'en alla en purgatoire.

— Vous n'avez pas de petits péchés sur la conscience, lui dit-on avant qu'il fut arrivé à la porte; il n'y a point de place ici pour vous.

— Il ne me reste plus que l'enfer, murmura Misère en soupirant.

Arrivé devant le palais de Satan, il tira la sonnette et un pauvre diable, maigre comme un cent de clous, qui remplissait les fonctions de concierge, ouvrit un judas, regarda du coin de l'œil, et reconnut le terrible forgeron qui l'avait si rudement aplati. Il tomba à la renverse, en criant à ses camarades de ne pas toucher à la porte, que c'était Misère qui avait sonné.

Personne n'osa placer un pied devant l'autre, et l'infortuné forgeron, après avoir attendu longtemps, fut obligé de s'en aller avec son brave chien.

Voilà pourquoi *Misère et Pauvreté* sont toujours de ce monde.

CHARLES NARREY.

## LES OBSEQUES DE LAFFITTE

RACONTÉES PAR JULES JANIN

A. M. Sébastien Janin, à Saint-Etienne.

PARIS, 30 mai 1844.

Mon cher ami,

Tu penses bien que je n'ai pas manqué d'assister au convoi de M. Laffitte. Ces derniers devoirs rendus à un grand citoyen ont quelque chose de touchant et de solennel qui attire toutes les sympathies.

Parmi les hommes qui ont joué, en ce temps-ci, un très-grand rôle, il faut compter M. Jacques Laffitte. L'œuvre accomplie par ses émules en popularité, à force d'éloquence, d'esprit, de talent et, disons-le, à force de violence, M. Laffitte l'a accomplie par le sang-froid, par le bon sens, par la probité pratique du négociant honnête homme; sa générosité ne saurait se dire. Lui-même, il n'y a pas six mois, un jour que je l'entendais causer au coin du feu, il racontait que dans le cours de sa vie, soit par pure libéralité, soit par grande faiblesse, il avait donné plus de dix millions de son argent, dans lesquels il n'est jamais rentré. "Ma meilleure affaire, a-t-il ajouté, la voici: En 1814, ma jeune fille était mourante, et moi j'étais au désespoir! A la fin, Dieu la sauve; dans la joie où j'étais je constitue, sur la tête de mes serviteurs et de quelques amis pauvres, pour cent cinquante mille francs de rentes viagères. La rente était à vil prix, quarante-cinq francs! J'achète, et si bien que, par l'instinct progressive de mes obligés, j'ai revendu à cent et à cent vingt francs la rente achetée quarante-cinq; donc cette fois il s'est trouvé que ma bienfaisance a été une spéculation admirable.

— Ce qui vous prouve, monsieur Jacques, disait-il à son petit-fils, qu'on peut être un bon homme et s'enrichir!" Avec quelle grâce M. Laffitte racontait ces douces histoires! Son œil était vif encore, son sourire affable; l'indulgence respirait dans toute sa personne, et nul n'aurait pu dire, à le voir et à l'entendre parler ainsi, qu'il devait sitôt mourir.

Brave homme! digne homme! Sa vie est remplie d'anecdotes de ce genre, et l'on voudrait les raconter toutes. Malheur à ceux qui, d'une pareille mort, font un sujet de déclamation! Malheur à ceux qui, devant un cercueil pareil, ne trouvent que des cris de haine et des accusations banales!

Ah! c'est un grand malheur, quand il s'agit de l'oraison funèbre d'un homme tel que M. Laffitte, de ne pas se contenter de ses belles actions! Mais nous gâtons les meilleures causes par nos passions lamentables; nous sommes des factieux de dernier ordre, et plus nous sommes dans la sécurité et dans la paix, plus nous faisons de bruit et de tapage. Quel est le cercueil dont nous ne nous soyons pas servis comme d'un tambour? Quel est le cierge funèbre dont nous n'ayons tenté de faire une torche? Un homme vient de mourir en chrétien, en honnête homme, dans sa famille, entouré de calmes et silencieuses douleurs, le nom de cet homme va devenir un cri de guerre, et de son linceul nous ferons, s'il est possible, un drapeau pour l'insurrection!

Dieu merci, le cercueil de M. Laffitte n'a pas été en butte aux profanations et à la violence des partis. Une force imposante entourait le cortège, et chacun s'est maintenu dans les bornes et dans la décence d'une cérémonie religieuse. Hélas! j'ai déjà assisté à bien des funérailles célèbres! M. le duc de Berry, assassiné par l'abominable Louvel; le roi Louis XVIII, si heureux, si fier de mourir sur le trône de France et d'être enterré à Saint-Denis, où il attend encore son noble frère; le général Sébastiani, Casimir Périer, Cuvier lui-même, le roi de la science, et le plus difficile de tous à enterrer, le général La Fayette, et celui-là que toute l'Europe a pleuré pour ses qualités personnelles, Mgr le duc d'Orléans... je n'ai pas vu de funérailles pareilles à celles de M. Laffitte! Une armée accompagnait le cadavre, enseignes déployées: la trompette faisait retentir les airs de ses funèbres clameurs; les canons roulaient avec un bruit formidable... On n'eût pas su le nom du mort, qu'il eût été impossible de le deviner. C'était véritablement le convoi d'un général d'armée mort à la bataille: M. de Turin n'a pas été porté à Saint-Denis dans une pompe plus magnifique. Les gens à pied, les cavaliers, les musiques retentissantes, les deux Chambres, les savants et les poètes, les artistes qui avaient chanté à l'église les plus divines mélodies de Palestrina et de Hændel, cet appareil civil et militaire, ces habits brodés et ces blouses, ces maréchaux de France et ces ouvriers aux mains calleuses, ces étudiants, ces magistrats, cette foule attentive... qu'était-ce donc tout cela, sinon la manifestation la plus complète d'un deuil public partagé par chacun et par tous? Dernier jour de popularité, il est vrai, mais la fête est complète.

Derrière le char marchaient deux hommes dont le nom seul est un chapitre bien opposé de la même histoire: Béranger et M. Thiers, le poète et l'historien de la démocratie moderne; celui-ci qui parle aux passions les plus vives des peuples, mêlant la liberté aux joies du festin et parant la révolution française de la couronne de lierre des buveurs; celui-là qui a fait monter l'histoire sur un cheval de bataille, donnant à l'histoire pour son marchepied la tribune nationale; populaires tous les deux, M. Béranger et M. Thiers, mais à des titres bien divers: l'un, parce qu'il est pauvre, modeste, caché, silencieux, timide; l'autre, au contraire, parce que le grand bruit qui l'entoure ne l'arrête ni la nuit ni le jour, et qu'il marche encore à cette heure à la clarté des incendies allumés par son livre.

De M. Thiers et de Béranger, de l'histoire et des chansons de ce siècle, M. Jacques Laffitte a été le patron. Il a aidé, il a aimé, il a encouragé ces deux hommes d'un génie si rare! Sa maison leur a été ouverte; il les a reçus à sa table tant qu'ils ont voulu y venir; il leur a tendu une main plus que bienfaisante, une main amicale; il les a aimés comme des enfants qui complétaient la gloire de cette maison

Laffitte, d'où la révolution de Juillet est sortie toute armée et précédée par un roi proclamé roi dans ces mêmes salons que la France a rachetés et rendus à leur propriétaire dépossédé. A côté de M. Thiers se tenait M. Arago; à côté de Béranger, M. Dupin, appelé par hasard à cet honneur, et qui a payé cet honneur-là à l'insistant même, en prononçant un discours courageux et loyal, et dont la fermeté a bien étonné les applaudisseurs de M. Garnier-Pagès.

Après la vive et verte mercuriale de M. Dupin, messieurs les politiques d'estaminet ont voulu avoir leur ovation, et, naturellement, ils ont jeté les yeux sur Béranger, le poète national. Béranger est un petit homme grêle, fatigué, à la vue incertaine, les yeux cachés par de grosses lunettes, la démarche d'un bonhomme. Rien qui ressemble à un triomphateur par métier! Il aimait tendrement M. Laffitte, presque autant qu'il aimait Manuel. Sa tristesse était vraie, profonde, sa fatigue visible. Les discours achevés, Béranger se retirait modestement aux cris de: *Vive Béranger!* quand soudain on le prend, on le jette dans une voiture de deuil; les chevaux sont dételés, et voilà le poète de l'empereur mort traîné à bras par une trentaine de jeunes gens en casquette, la fleur des écoles. Tu penses si Béranger était malheureux de cette ovation! Il avait beau prier et supplier: "Pardon, messieurs! pitié, messieurs!... Vous êtes trop bons, messieurs!" On voulait un triomphateur, on voulait un empereur, on n'eût pas le grand poète qui a conservé dans sa gloire tant de modestie et de bon sens. Ainsi avait-on fait aux funérailles de Lamarque pour M. le général La Fayette. On avait pris le général, on l'avait traîné du côté de la rivière. Trois heures après une promenade pleine de tumulte, le général La Fayette était rentré chez lui malade et sans qu'il ait jamais pu retrouver ses chevaux.

Il est vrai que le général La Fayette était l'homme des triomphes; il avait, comme disent les comédiens, le *physique de l'emploi*; sa vie n'avait été qu'une longue ovation. Mais Béranger! nul au monde n'est plus modeste, plus caché, moins avide de renommée; personne n'a renoncé plus complètement aux fumées et aux vanités de la gloire humaine: rare et beau caractère, sans contredit. Il faut le bien mal connaître pour le traîner dans un pareil triomphe; aussi leur a-t-il joué un bon tour: à l'instant où il les voit le plus occupés à traîner la voiture qui l'emporte, Béranger, au hasard de se casser le cou, saute par la portière, et fouette cocher! Les faiseurs d'ovation ne s'aperçoivent qu'à deux cents pas de là qu'ils traînaient un chariot vide: image trop fidèle des renommées et des traîneurs de renommée en ce temps-ci!

Ainsi M. Laffitte a été enterré sans scandale, au milieu des regrets les plus vifs. Partout, sur le long sentier qui sépare l'hôtel Laffitte des hauteurs du Père-Lachaise, on entendait de nobles traits à la louange de cet excellent homme. Que de gens il a sauvés! que d'infortunes il a secourues! Il a donné cent mille écus à un misérable pour qu'il respectât le pont de la Concorde! Il a offert deux cent mille francs pour sauver les quatre sergents de la Rochelle, infortunés dont le sang a été si fécond en colères nationales! L'histoire de Nodier est charmante. Nodier rentre un jour chez lui tout chargé de beaux livres qu'il avait achetés, et qui coûtaient beaucoup d'argent. "Mais, disait Mme Nodier, es-tu fou? Et notre fille! A quoi penses-tu donc?" Elle était si triste, et Nodier était si bon! "Console-toi, lui dit-il, notre fille est gentille, et elle ne manquera pas d'une certaine dot: j'ai placé cinquante mille francs chez M. Laffitte. — Vraiment! dit la jeune femme charmée. — Vas-y voir!" disait Nodier en plaçant ses livres sur les rayons.

Huit jours après, Mme Nodier s'en va chez M. Laffitte, un peu tremblante, et n'osant guère croire à sa fortune. Elle explique de son mieux à M. Laffitte la cause de sa visite. M. Laffitte écoute bien ce qu'on lui dit: "Ma foi! madame, M. No-

dier est un indiscret; il m'avait fait promettre de n'en rien dire; mais, puisque vous le savez, l'argent est à votre disposition."

Et la femme de revenir en toute hâte vers son mari. "Ah! mon ami, c'était vrai, je les ai vus! — Et qu'as-tu vu? disait Nodier, qui avait oublié son gros mensonge. — J'ai vu les cinquante mille francs chez M. Laffitte; ils y sont bien!" Et d'embrasser ce mari prévoyant. Aussi Nodier a-t-il dédié à M. Laffitte son plus beau livre: *Souvenirs de la Révolution*.

A coup sûr, c'est bien beau, peut-être, d'avoir fait la révolution de Juillet; mais une bienfaisance si aimable et si simple, c'est bien touchant!

## NOS GRAVURES

### Henri de la Rochejacquelein

(Tableau de M. Le Blant)

"Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi." Ainsi s'écriait le héros de la Vendée, menant ses hommes au combat.

M. Le Blant a rendu avec une rare énergie des paroles qui sont devenues une véritable légende: geste, stature, attitude, le chef a tout, il est superbe de foi et d'entraînement, tandis que la foule de ses compagnons, armés de fusils, de faux, de haches, est magnifique de vérité et d'expression. Chaque année, M. Le Blant, qui est encore jeune, se distingue par un progrès nouveau; il a fait son chef-d'œuvre de maîtrise au dernier Salon.

## VARIÉTÉS

L'amour de l'art:

Il plut à torrents depuis trois heures; un arroseur public est assis sous une porte cochère, son appareil et sa lance sont à côté de lui. On l'entend murmurer:

— Cette sacrée pluie ne va donc pas finir que je puisse arroser!

\* \* \*

Entre deux mendians:

— Combien gagnes-tu par jour?

— Quarante sous.

— Quarante sous! si j'avais le bonheur d'être aussi infirme que toi, je ne donnerais pas ma journée pour quatre piastres.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centimes.

## DÉCÈS

A Northampton, Mass., le 12 août 1879, Joseph-Rosario-Iréné, né la veille, enfant de M. Olivier Dragon, forgeron.

## AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. INMAN, Station D, New York.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

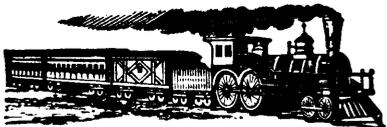
## Nouvelle maison. — Maison nationale.

MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

— Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre ces rues St-Denis et Sanguinet.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Table of market prices for various goods including flour (Farine), grains (Blé, Orge), vegetables (Légumes), dairy (Laiterie), poultry (Volailles), and meats (Viandes).



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ. A PARTIR DU 14 JUILLET 1879. LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

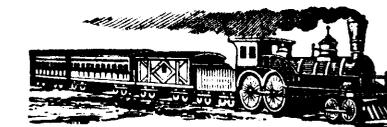
Partant de la Pointe-Lévis... Arrivant à Trois Pistoles (dîner)... Des trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.00 P.M.

G. W. ROBINSON, Agent, 120, rue St-François-Xavier (ancien Bureau de Poste), Montréal.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL. Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnés. Adressez: BAXTER & CIE., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.



Chemin de Fer du Gouvernement DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O. LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA. Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit:

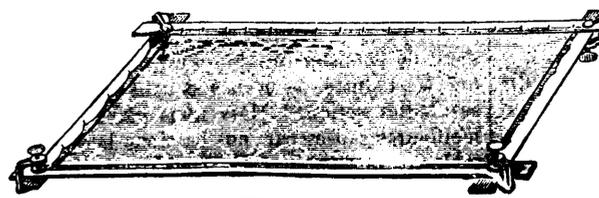
Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Eglises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboures, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Métrino, Toile, etc.

AGENTS, LISEZ CECI. Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions.

PRODUIT PHARMACEUTIQUE FRANCAIS

L'ONGUENT CANET est spécialement propre à guérir toutes sortes de plaies, soit qu'elles aient été causées par chutes, coups de fer ou armes à feu, soit qu'elles viennent de maux d'aventure, tels que panaris ou abcès de toute espèce.



Métiers à étendre les rideaux. Escabeaux patentés, Plisseuses Victoria, Glacières, Sarbotières, Repasseurs, Tordeurs, etc. L. J. A. SURVEYER, 524, rue Craig, Montréal.

ANNEE SCOLAIRE 1879-1880

LIVRES CLASSIQUES, ETC., A LA Librairie Payette & Bourgeault 250, RUE ST-PAUL, 250, MONTRÉAL.

Les Directeurs et Directrices de Communautés Religieuses, les Commissaires d'Ecoles, les Instituteurs et Institutrices trouveront à cette Librairie tous les Classiques approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique, ainsi que fournitures d'écoles de tous genres, etc.

Dépot des ouvrages classiques nouveaux de E. Robert, Clerc St-Viateur, approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique. Prix la doz. Grammaire élémentaire suivie d'exercices orthographiques \$3.75

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epicier respectables.

REMEDE SPECIFIQUE DE GRAY

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Burland-Desbarats, Nos 5 et 7, RUE BLEURY, a l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

Longpré & David AVOCATS

No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE MONTREAL. A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID.

SOUPE AUX POIS!

SOUPE AUX POIS PRÉPARÉE DE SYMINGTON,

faite avec sa célèbre farine de Maïs, à laquelle on a ajouté l'extrait de viande de Liebig. Délicieuse, nutritive, anti-dyspeptique. Faite en une minute, sans bouillir.

Vendue partout en canistres de 25 centins. En gros par WILLIAM JOHNSON, 28, rue Saint-François-Xavier, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE. Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St André-Avelin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché \$1.00 même par la poste \$1.20 S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

PORTRAITS

Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centins. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être: ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIETAIRE ET EDEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.



Ste-ANNE, RIVIERE OTTAWA

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES soumissions cachetées, adressées au Secrétaire des Travaux Publics et endossées: "Soumission pour le canal et l'écluse de Ste-Anne," seront reçues à ce Bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, VENDREDI, le 10me jour d'OCTOBRE prochain, pour la construction d'une écluse et la formation des approches d'icelle sur le côté de la terre de la présente écluse à Ste-Anne. Une carte de la localité, avec les devis et spécifications des ouvrages à être faits, peuvent être vus à ce bureau et au bureau de l'ingénieur résidant à Ste-Anne, le et après SAMEDI, le 27me jour de SEPTEMBRE prochain, et des formules imprimées de soumission peuvent être obtenues à chacune de ces places.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.